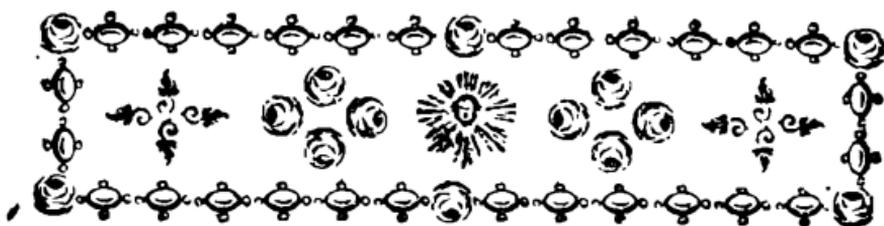


NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE
DE
L'EUROPE
&
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.

—=—
DÉDIÉ AU ROI.

AVRIL 1771.

A NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.



S U I S S E .

L E T T R E

D E

M. le B. O*****

à

M. ****.

Neuchâtel, 1er. Avril 1771.

I. *ENCYCLOPEDIE*, ou *dictionnaire universel, raisonné des connaissances humaines.*
Tome III. Yverdon, 1771.

VOICI, Monsieur, encor un extrait de ce troisieme volume de l'*Encyclopédie Suisse*; & ce ne ferait assurément pas le dernier, si nous pouvions nous astreindre à rapporter tous les articles nouveaux & intéressans qu'il renferme.

L'article *architecture* est retouché tout entier ; on y a fait deux additions très-importantes , dont vous allez juger.

ARCHITECTURE HYDRAULIQUE , c'est l'art de conduire & de ménager les eaux , pour l'utilité ou pour le plaisir de l'homme. La pesanteur & le mouvement de l'eau , la rendent une puissance capable de surmonter les plus grands poids. En mettant à profit ces deux qualités , on a inventé différentes machines , au moyen desquelles on peut épargner une infinité de bras. On s'en est aussi servi pour la sûreté des places de guerre , en rendant leur approche plus difficile à l'ennemi , & pour faciliter la navigation , dans les endroits , où , sans le secours de l'art , elle aurait été impossible.

La propriété qu'elle a de mettre toutes les parties de sa surface de niveau ; la rapidité avec laquelle son mouvement est accéléré dans les descentes , fait qu'elle entraîne , si elle n'est retenue , tout ce qui s'oppose à son passage. Il importe par cette raison de la contenir dans certaines bornes.

D'un autre côté , quand certaines eaux sont conduites sur les terres avec ménage-

ment, elles peuvent les fertiliser à un grand degré. On l'a vu dans tous les tems. L'ancienne Egypte & la moderne ont profité de la crue du Nil, pour féconder leurs campagnes.

Mais l'eau ne monte jamais d'elle-même, si la surface du lieu où elle est, est plus basse que celle où l'on voudrait la conduire. Il faut pour l'y faire monter, surmonter son poids, qui la fait descendre, réprimer sa mobilité, qui la fait échapper à l'action de la puissance qu'on voudrait employer pour la conduire. L'industrie humaine est venue à bout de toutes ces difficultés. Elle a inventé des machines pour tirer un parti avantageux de son poids & de sa mobilité. L'art de les imaginer, de les construire, de les employer, d'en calculer les forces & de les augmenter ou diminuer dans le degré nécessaire, est ce qu'on nomme *architecture hydraulique*.

Les machines qu'elle a produites, sont en trop grand nombre, pour qu'on puisse en donner une énumération complète. Il n'en n'est guère de plus digne d'attention que les moulins à eau, à cause de leur utilité & de leur simplicité. C'est, dit-on, que dans le sixième siècle, (ou même plus

tard) que l'usage s'en est introduit. Cette machine délivre les hommes d'une fatigue rebutante , autrefois réservée aux esclaves : sans qu'il en coûte d'autre peine qu'un peu d'attention , à un ouvrier intelligent , qui peut faire plus d'ouvrage en un jour , que plusieurs hommes robustes ne pourraient en faire dans une semaine. Telles sont encore les moulins à scies , les forges à eau , & quantité d'autres , que l'on trouvera chacune en son lieu.

Dans ces divers exemples , l'eau est la force motrice. Il est d'autres machines qui font monter les eaux au-dessus du niveau de leur lit , à l'aide de quelques agens différens d'elle. Tels sont les siphons , les pompes aspirantes , dans lesquelles la pression de l'atmosphère est la cause de leur élévation. Dans les pompes à feu , on emploie les bras ; il y en a où l'on met en usage la force des vens. Tels sont ces moulins si communs dans les Provinces-Unies , à l'aide desquels on dessèche les terres inondées. Dans d'autres , le feu est le principal moteur , comme dans la fameuse machine à feu , que les Anglais ont inventée , pour élever les eaux des mines. Voyez les mots *pompes* , *siphon* , *machines hydrauliques*.

Les machines qui font particulièrement l'objet de cette science, font celles où l'eau est élevée par la seule force de l'eau. On ne peut rien indiquer de plus admirable en ce genre, que la machine de Marly. Une chute d'eau de trois pieds, ménagée dans le lit de la Seine, fait tourner quatorze roues; ces roues font travailler quantité de pompes qui font monter l'eau jusqu'au sommet d'une montagne, à la hauteur de cinq cent & deux pieds, au-dessus de la surface de la rivière qui fournit l'eau que la machine élève.

Ce même art peut aussi servir à notre amusement; il offre des machines dont tout l'usage est de divertir, ou de faire admirer le génie de l'inventeur. Telles sont les fontaines de Hérodote, qui font monter l'eau beaucoup plus haut que la surface du réservoir d'où elles sortent.

L'architecture hydraulique apprend aussi à se préserver des inondations. Elle enseigne à construire des écluses, des digues, pour contenir les rivières dans leurs bords. Quoique la simple expérience indique l'usage de ces moyens à ceux à qui ils deviennent nécessaires; cependant il y a une grande différence entre leur ouvrage & celui

d'un homme qui connaît la physique & les loix du mouvement, qui a étudié la mécanique, l'hydrostatique, l'hydraulique, la géométrie, & le calcul; toutes ces sciences sont nécessaires dans cette espèce d'architecture.

Elles ne le sont pas moins dans l'*architecture navale*, qui est l'art de construire les vaisseaux. Les premiers bâtimens de mer étaient des radeaux grossièrement construits de quelques poutres jointes ensemble, & couvertes de planches. On les faisait traîner par des animaux le long du rivage, & voguer avec de longues perches, connues aujourd'hui sous le nom de *gaffes*. Les premières barques furent de jonc; on se servit ensuite de roseaux. On en a vu même d'un seul roseau, qui étaient alors, s'il en faut croire les auteurs anciens, d'une grosseur extraordinaire: mais il est plus probable que ces prétendus roseaux n'étaient que des troncs d'arbres. Les habitans de l'Inde & de l'Ethiopie se servirent de planches assemblées avec des liens; mais la forme reçue dans ces premiers tems, n'était pas propre pour le sillage. Comme on manquait de principes, on s'avisa de prendre pour modèle les oiseaux & les poissons. En copiant ces der-

niers, on forma une proue & une poupe. La proue représentait la tête du poisson, & la poupe en était la queue. Comme la queue du poisson est mouvante, & qu'elle sert à le faire tourner; on ajouta à la poupe du navire une pièce de bois mobile, pour imiter ce mouvement. On mit encor d'autres pièces de bois aux deux côtés, aussi mobiles, afin de le faire siller, parce qu'on observait que les nageoires servent au poisson à fendre l'eau. On eut ainsi un gouvernail & des rames.

Cette invention parut si heureuse, qu'on ne s'attacha pendant long-tems qu'à la décorer. On mit tantôt à la proue, tantôt à la poupe, la figure d'un animal, & quelquefois d'une divinité, avec des ornemens particuliers. On les chargea de la figure du dieu tutélaire, comme pour lui en faire une espèce de dédicace. Lucien a fait la description d'un de ces navires. Il avait, dit-il, cent-vingt coudées de long, vingt-neuf de hauteur, & trente de largeur. La poupe s'élevait en rond & portait au sommet un oiseau d'or. Il avait à la proue une avance chargée de la figure d'Isis.

Dans la naissance de l'architecture navale, on n'avait point de plus grands na-

vires : mais à mesure que la navigation prit faveur, on en construisit de plus considérables. Ptolomée Philadelphie avait dans ses ports plus de trois mille bâtimens de charge ou de guerre. Son petit-fils, Ptolomée Philopator crut se distinguer en faisant construire un vaisseau, qui ressembloit à une maison flottante. Il avait deux cent quatre-vingt coudées de longueur, trente-huit de largeur, & quarante de hauteur. La poupe avait cinquante-trois coudées d'élevation. Toute la hauteur étoit divisée en douze étages, ou ponts. Il avait quarante rangs de rames de trente-huit coudées, deux gouvernails, il étoit décoré de thyrses, de feuilles de lierre, & de figures d'animaux de douze pieds de haut. Son équipage étoit composé de trois mille rameurs, autant de soldats & de quatre cent matelots.

Quelque grand que fut ce navire, le même prince en fit construire un autre plus prodigieux encor. Il avait six cent pieds de long & quatre-vingt-cinq de large. Une magnifique maison occupait le milieu de cet espace. Elle étoit adossée à un temple superbe, dédié à Vénus, & autour de ces deux édifices, régnoit une double pro-

menade de dix arpens de longueur. Athénée qui décrit ce bâtiment, dit qu'il fallait par le moyen d'un mât de soixante & dix coudées, que les cordages étaient de pourpre & la voile de fin lin. Cela suppose que l'on avait déjà inventé le mât & la voile ; mais on ignore l'origine de cette invention.

Hiéron voulut aussi avoir un grand navire. Il en demanda le plan à Archimède ; mais l'ouvrier chargé de l'exécution ne permit pas que cet illustre géomètre employât ses lumières aux progrès de l'architecture navale. On avait alors pour principe, que les proues aigues & les poupes étroites contribuaient à un bon fillage ; que les navires destinés à ranger les côtes, ou à passer sur la vase, devaient être plats ; qu'il fallait faire le corps du bâtiment aigu, lorsqu'il devait tenir la mer ; enfin, on estimait que le mât qui porte la voile, devait être aussi long que le vaisseau.

Ces règles étaient assez bonnes. Et la dernière seulement était défectueuse. Tels furent les progrès de cet art jusques à la fin du quinzième siècle. Les Carthaginois & les Romains n'avaient que des galères. Comme les Grecs, ils s'attachaient à multi-

plier le nombre des bâtimens. Dans le treizième siècle, la flotte de Philippe-Auguste était de mille vaisseaux. En 1248, Saint-Louis avait une armée navale de dix-huit cent navires.

Pour juger de ce qu'était l'architecture navale, il suffit de rappeler le projet de Pierre de Horne, qui vivait au commencement du siècle passé. Ce marin croyait avoir atteint la perfection en copiant l'arche de Noé, parce que c'était l'ouvrage de Dieu. Il bâtit une maison flottante, qu'il n'était pas facile de faire mouvoir.

On fit jusqu'en 1681, des essais aussi ridicules; enforte que les marins rebutés, avouèrent qu'ils ne savaient *pas ce que veut la mer*. Cela passa en axiome. Louis XIV, sentit qu'il devait y avoir un art & des règles pour construire les vaisseaux. On fit des expériences. *Newton* détermina le solide de moindre résistance, ou en d'autres termes, *il trouva la figure la plus propre à un prompt sillage*. Ce grand géomètre supposait que le vaisseau se meut selon une direction parallèle à l'horison; au lieu que dans le vrai, il fuit une direction oblique. M. de Varignon est le premier qui a cherché à connaître la loi de cette obliquité. Il

eut. de nouvelles idées sur la mâturation, par laquelle il voulait prévenir l'inclinaison du vaisseau. Son ouvrage, trouvé après sa mort, a été d'une grande utilité.

En 1726, l'Académie des sciences de Paris proposa de déterminer la meilleure manière de mâter les vaisseaux. M. *Bouguer* envoya au concours une pièce, dans laquelle il établit que le point d'appui du mât doit être au centre de gravité du vaisseau. On a fait voir que ce principe est faux, que le point d'appui du mât est un centre spontané de rotation. Depuis lors, M. *Bouguer* a composé un ouvrage considérable sur la construction des vaisseaux; mais comme il a adopté le même principe, sa théorie est absolument fautive. L'ouvrage du célèbre M. *Euler* est moins connu, quoiqu'il renferme ce qu'on a fait de mieux sur cette matière importante.

Une grande stabilité & un mouvement rapide; voilà le secret d'une construction parfaite. Pour le découvrir, M. *Euler* commence par distinguer trois sections dans le vaisseau, une horizontale & deux verticales, dont la première est de la proue à la poupe, & la seconde de tribord à bas-bord. La figure des courbes qui dé-

terminent ces sections , est donc subordonnée à la stabilité du vaisseau. Par *stabilité*, on entend une situation du vaisseau telle qu'il résiste , le plus qu'il est possible , à l'effort qu'on pourrait faire pour l'incliner , & que parvenu à cet état , il se redresse promptement. Cet effet dépend de la distance qu'il y a entre le centre de gravité du navire & celui de la carène : il dépend aussi de la grandeur de sa section horizontale.

Lorsqu'on met un vaisseau à l'eau , il s'y enfonce , jusqu'à ce qu'il déplace un volume de ce fluide égal à son poids. La poussée verticale de l'eau , réunie au centre de la carène , en soutient alors la charge. Il y a deux forces contraires , celle de la gravité du vaisseau , qui s'exerce de haut en bas , & celle de l'eau , qui pousse de bas en haut. Comme ces deux efforts sont égaux , ils se détruisent réciproquement ; & pour que cette destruction soit parfaite , il est nécessaire qu'ils s'exercent dans la même verticale. Voilà pourquoi deux centres doivent être dans la même verticale.

Là-dessus , M. *Euler* fait voir qu'il y a dix formes de vaisseau où ces centres se trou-

vent naturellement situés. parmi ces formes, celle de l'arche de Noé tient le premier rang.

Ce n'est pas tout : suivant que le centre de gravité & celui de la carène sont distans l'un de l'autre, le vaisseau a plus ou moins de stabilité. S'il est chargé de telle sorte que le centre de gravité soit le plus bas qu'il est possible, comme cela arrive lorsque toute la charge est à fond de cale, la stabilité est très-considérable. Si l'on élève le centre de la carène, on a le même effet. Il se manifeste encor lorsqu'on donne quelque largeur à cette même carène.

Ces règles sont démontrées. Il ne faudrait cependant pas les suivre à la lettre. Il serait dangereux de donner trop de force à la poussée de l'eau, qui en relevant le navire, lui ferait faire des roulis très-violens. On prendra garde à la force du vent & au port des voiles, avant que de régler la stabilité du vaisseau.

M. Euler convient que la trop grande section de la carène ne ferait pas avantageuse pour le sillage. Il calcule l'effort que chaque partie du vaisseau, prise dans sa largeur, fait pour le remettre dans son pré-

mier état , lorsqu'on l'a incliné. C'est le fameux problème du centre d'oscillation. M. *Euler* trouve la longueur du pendule simple , dont les oscillations sont isochrones , en divisant l'angle de son inclinaison par la force qui le fait osciller.

M. *Euler* considère ensuite le vaisseau en mouvement. Dans cet état , il éprouve une résistance , qui s'exerce suivant trois différentes directions. La première est horizontale & parallèle à la quille ; la seconde est aussi horizontale , mais perpendiculaire à cette partie du navire. Si cette direction est opposée à l'effort du vent sur les voiles , il n'y aura point du tout d'inclinaison. Pour cet effet , il faut donner à la proue une figure telle que la direction de la résistance de l'eau passe par le centre de l'effort du vent sur les voiles. Dans toute cette partie , M. *Euler* cherche à maintenir le vaisseau dans le plus parfait équilibre. Mais le vaisseau ainsi gêné sera-t-il mis plus aisément en mouvement ? Un bâtiment ne sille que dans une situation inclinée , parce que l'effort des vents sur les voiles le met dans cette situation.

La force du vent est connue en général,

ral. Pour la réduire à sa juste valeur, il ne reste qu'à déterminer la surface des voiles & la vitesse du vent. La première est donnée. A l'égard du vent, M. *Euler* a inventé un anémomètre ingénieux, qui marque l'espace parcouru par le vent dans une minute. Il procède ensuite à l'examen du mouvement du navire. Ce mouvement est ou parallèle à la quille, ou oblique. Dans le premier cas; les voiles sont situées perpendiculairement à la quille: dans le second, la direction de leur effort s'en écarte. Quand le vaisseau est parvenu à un mouvement uniforme, la résistance de l'eau est égale à l'effort du vent: alors il sille avec cette vitesse acquise. Il ne s'agit donc que de déterminer cette résistance, pour la rendre la moindre qu'il est possible. C'est ce que fait M. *Euler*, en donnant la figure de la proue de moindre résistance.

L'examen de la course oblique n'est pas si simple; mais comme le problème proposé sur ce sujet est assez connu, M. D. F., auteur de cet article, ne s'y arrête pas. Content d'avoir indiqué les sources, d'avoir posé des principes, d'avoir relevé quelques erreurs, il laisse aux géomè-

tres & aux navigateurs le soin de faire le reste.

Encor un mot, Monsieur, sur un article nouveau, qui présente l'esquisse d'une science vaste & nouvelle. C'est celui d'ANTHROPOLOGIE.

Ce mot, tiré du grec, signifie littéralement, *traité de l'homme*. Conformément à son étimologie, il devrait être employé pour désigner *cette branche importante de la philosophie, qui nous fait connaître l'homme considéré sous toutes les faces, qui peuvent devenir l'objet de nos recherches*. Ainsi, elle nous ferait connaître l'origine de l'homme, les divers états par lesquels il passe, ses qualités ou affections, ses facultés ou actions, pour en déduire la connaissance de sa nature, de ses relations, de sa destination, & des règles qu'il doit suivre pour y répondre convenablement. *L'anthropologie* tiendrait ainsi à toutes les sciences; elle en emprunterait les principes, elle en rapporterait toutes les conséquences à l'homme, à sa conservation, à sa perfection, & à son bonheur. Toutes les sciences que l'homme cultive, tiendront toujours par quelque endroit à celle-ci, qui est la plus importante & la plus

digne d'occuper notre attention.

Un *Traité complet d'anthropologie*, est encor un ouvrage à faire : les matériaux en sont épars, dans divers traités qui existent : mais ils ne sont pas rassemblés, ni disposés dans l'ordre & sous les rapports, qui pourraient offrir dans leur réunion le corps entier de la science de l'homme. Là, l'homme n'est envisagé par le naturaliste que comme un corps organisé, purement matériel. Ici, le psychologue le considère comme un pur esprit. Tel moraliste lui prescrit des devoirs, comme s'il ne soutenait qu'un certain nombre de relations. Tel autre détermine sa distinction, d'après quelque système imaginé par un esprit qui n'a pas vu tout l'ensemble de l'homme. Il y en a peu qui se soient souvenus en parlant de l'homme, qu'il est un être mixte, composé d'un corps organisé & d'une ame raisonnable, unis ensemble si intimément que ces deux substances ne forment qu'un seul individu, que nous ne connaissons que sous cette composition, sans avoir aucune idée de la manière dont pourraient exister séparément ces deux substances. La manière de cette union du corps & de l'ame, le

méchanisme de leur influence mutuelle, ne sauraient être compris : cependant qui pourrait nier cette union, & soutenir que nous ne sentons pas cette influence ?

S'il n'existe point encor de traité d'*anthropologie* complet, on en trouvera une analyse, dans les ouvrages de l'illustre M. BONNET, de Genève. C'est un esprit tel que celui de cet excellent observateur, qui fait associer la métaphysique la plus profonde avec les observations du physicien le plus exact, qui pourrait nous tracer un système bien lié d'*anthropologie*.

Quelques auteurs prenant ce mot dans un sens plus resserré, ne désignent par-là que l'économie animale de l'homme, en sorte que cette science n'est qu'une branche de la physiologie. Tels ont été TEYCHMEYER & DRAKE, qui auraient dû, comme RIOLAN le fils, intituler leurs traités, *anthropographie*.

Il est enfin quelques savans, qui entendent par *anthropologie*, la science de la nature humaine, envisagée sous les seuls traits qui la distinguent des brutes. Elle ne considère dans l'homme que les traits de supériorité, de perfection, qui l'élèvent au dessus des bêtes. Elle trouve que

l'homme diffère de la brute, 1°. par la faculté de faire des abstractions, en décomposant, ou en généralisant les idées individuelles. 2°. Par l'imagination, qui forme de nouveaux assemblages d'idées, & donne naissance aux nouvelles inventions. 3°. Par la curiosité, ou le desir de connaître tout ce qui se présente à lui, lors même qu'il ne paraît avoir aucune influence sur son bien-être. 4°. Par le sens moral, qui le rend capable de sentir la beauté, dans les proportions, la symétrie, les rapports & l'harmonie, d'où naissent les beaux-arts & la vertu. 5°. Par la faculté de parler. 6°. Enfin, par la perfectibilité, qui résulte de tous ces traits particuliers & propres à la nature humaine.

Quelque système que l'on embrasse, la brute reste toujours infiniment inférieure à l'homme. Seul il dominera toujours sur les animaux, en les faisant servir à ses besoins & à ses plaisirs : lui seul sentira son excellence, s'élèvera par la pensée vers son Dieu, & entrera en relation avec lui, par la religion. Lui seul apprendra à connaître la nature, & à voir dans ses productions l'infinie perfection de l'être qui a tout fait. Lui seul cultivera les

sciences & les arts , pour rendre sa vie agréable & pour satisfaire à ses besoins. Lui seul jugera de la convenance de ses actions , par des rapports métaphysiques , les approuvera ou les blâmera , indépendamment d'un intérêt physique. Lui seul sera capable de vertu , sentira la justice des loix & l'obligation de s'y soumettre. Lui seul formera des sociétés régulières avec ses semblables , & contractera de nouvelles obligations , dont il sentira toute la force. Lui seul enfin pourra prévoir sa destination ; perçant dans l'avenir , il découvrira au-delà du tombeau , une perspective encourageante de bonheur , que la foi rendra efficace pour le porter à faire le bien que sa conscience lui recommande , que sa raison approuve , & qui lui est prescrit par la loi de son Dieu.

II. DESCRIPTIONS *des Arts & Métiers* , faite ou approuvées par MESSIEURS DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE PARIS , avec figures en taille douce. Nouvelle Edition , publiée avec des observations , & augmentée de tout ce qui a été écrit de mieux sur ces matières , en Allemagne , en Angleterre , en Suisse , en Italie , par J. E. BERTRAND , Professeur de Belles-Lettres à Neuchâtel , Mem-

bre de l'Académie des Sciences de Munich. Tome I. contenant l'art du Meünier, du Boulanger & du Vermicellier, in-4°. Neuchâtel, de l'Imprimerie de la Société Typographique. 1771.

L'Ouvrage, dont vous venez de lire le titre est encor une production utile, & qui doit faire honneur à la Suisse, à l'homme de Lettres qui y consacre ses travaux, & à la société typographique qui le publie. Vous conviendrez, Monsieur, que depuis l'invention de l'Imprimerie, on n'a pas formé de projet plus grand & plus avantageux que celui de MM. de l'Académie des Sciences. Depuis long-tems, on désirait un ouvrage, qui donnât une idée exacte & détaillée des métiers, qui en fît connaître les opérations les plus difficiles, qui contiât de bonnes descriptions des outils & des machines employées par les divers artisans, enfin qui fût écrit avec assez de netteté & de précision, pour être à la portée des plus simples. L'extrême difficulté d'une pareille entreprise avait rebuté tous ceux qui en avaient senti l'importance. Les illustres auteurs des *cayers des Arts & Métiers* ont prévu les obstacles ;

ils les ont bravés , & le succès a passé leurs espérances.

Il paraîtra peut-être à quelques personnes , que les descriptions des arts sont trop détaillées. Mais si l'on se rappelle que cet ouvrage doit instruire le peuple & la postérité , on conviendra que cette méthode était la seule qu'il fallait suivre. On a travaillé pour des gens , à qui une seule manipulation omise ou mal décrite rendrait inutiles tous les soins des plus habiles gens. D'ailleurs, cet ouvrage n'est pas uniquement destiné à notre siècle. On a voulu préserver les races futures de cette fatale révolution qui suivit les beaux jours d'Athènes & de Rome. Si les anciens qui érigèrent des autels aux inventeurs de quelques arts , avaient été plus soigneux d'en conserver les détails mécaniques , on n'aurait pas vu dans les tems ténébreux , qui suivirent les siècles de Péricles & d'Auguste , les métiers les plus nécessaires ignorés , ou très-grossièrement exercés. Nos neveux aidés de ces descriptions seront en état de profiter de nos lumières , ils jugeront des progrès des arts jusqu'à eux , & de ce qui leur reste à faire pour les porter à un plus

haut degré de perfection.

Si les arts mécaniques avaient été estimés autant qu'ils méritent de l'être, il y a long-tems que tous leurs procédés auraient été décrits. Mais nous avons avili dans nos vains préjugés ceux qui exercent ces arts ; nous avons dédaigné de nous occuper sérieusement de leurs travaux. Aidés par des descriptions bien faites , les artisans qui voudront lire pourront s'instruire sur leurs métiers , abrégé ou simplifier leurs manœuvres , apprendre à perfectionner leurs ouvrages. Ce qui se fait dans un pays pourra être imité par-tout , s'il est bon & utile , ou corrigé , s'il est des pratiques qui méritent la préférence.

Il serait utile , sans doute , que chaque ouvrier joignant la théorie à la pratique , pût lire la description de son art ; mais il l'est encor plus que les manufacturiers soient bien instruits des pratiques de celui qu'ils font exercer. Souvent le fabricant content de vendre sa marchandise , ne contribue point à la perfection de la manufacture , qu'il ne connaît quelquefois que comme marchand. Mais s'il s'applique à étudier les détails du métier , bientôt les ouvriers mieux dirigés travailleront

avec intelligence, & l'ouvrage fera perfectionné. Il est certain, d'ailleurs, que la célérité du travail contribue à la perfection des marchandises en même tems qu'il en diminue le prix. C'est là principalement ce qui donne tant d'avantage à certaines manufactures d'Angleterre. Si le goût se perfectionne par l'inspection de personnes intelligentes, qui aient étudié la théorie, on parviendra bientôt à économiser le tems & la matière, toujours précieuse, lorsque la consommation est un peu considérable. C'est ainsi que l'étude de l'art, rendue facile par de bonnes descriptions, peut diriger un fabriquant, qui, sans ces secours, s'en tiendrait peut-être toujours aux routes battues, quoiqu'exactes.

Pour peu que l'on y réfléchisse, on sentira que le genre-humain a tiré bien plus d'utilité réelle des arts mécaniques, que des arts libéraux que chacun se pique de connaître lorsqu'il a reçu une bonne éducation. Comparez ce qu'ont fait pour la société tant d'inutiles discoureurs, qui peuplent les villes, tant de faiseurs de systèmes, tant de fabricateurs d'hypothèses, avec les avantages qu'ont procuré les inventeurs des arts ou des

métiers ; ceux qui les ont perfectionnés , & ceux même qui les exercent ; vous reconnaîtrez fans peine que la pratique des arts mécaniques mériterait plus d'encouragemens & une application plus universelle. Cependant personne n'a encor entrepris une histoire philosophique & générale des arts & métiers , qui ferait une partie essentielle de la bonne philosophie. Un philosophe qui étudierait l'histoire naturelle en faisant des expériences relatives à ces deux objets , qui en appliquerait les pratiques aux divers corps du règne animal, végétal ou minéral, travaillerait également à la perfection des arts & à l'utilité du genre-humain.

Il est une géométrie des arts , dont les ouvriers connaissent les résultats. Le géomètre qui voudrait étudier la pratique , ferait en état de simplifier les machines , de corriger les procédés. Il en est de même de la chymie. Si le chymiste voulait approfondir la pratique, la teinture, la verrerie & tant d'autres arts , pourraient être perfectionnés.

Il ne ferait pas moins important que les Académies tournassent du même côté leurs vues & leurs recherches , comme leurs récompenses & leurs distinctions. Souvent

un artisan abandonne une ouverture avantageuse, pour avoir été arrêté par un obstacle qu'un homme instruit lui aurait appris à vaincre. On ferait des expériences de concert. L'académicien apporterait des vues & un esprit d'observation; l'artisan aurait l'habitude des manœuvres. L'homme riche, devenu curieux par ces descriptions, encouragerait l'ouvrier par des avances, par les fraix des épreuves, par la direction des expériences, & par l'achat des ouvrages.

Il est donc évident que les descriptions des arts, conviennent également aux ouvriers & aux artisans, aux fabricans & aux manufacturiers, aux philosophes & aux naturalistes, aux géomètres & aux chymistes, aux personnes riches & curieuses; enfin, à tous les citoyens qui ont des lumières & du loisir. C'est donc ici un ouvrage pour tous les ordres & pour tous les états. Il importe à la société que les descriptions qu'on en donne soient simples, exactes & lues de toute sorte de personnes. On ne faudrait rendre cet ouvrage trop commun, ni prendre trop de soin pour le mettre à la portée du plus grand nombre. C'est le but que l'auteur s'est proposé en le publiant de

nouveau. Tout que nous venons de dire , est le résumé de la préface qu'il a mise à la tête de son premier volume. Il va continuer à vous développer le plan qu'il a suivi en préparant cette nouvelle édition.

Une des grandes difficultés , dit M. Bertrand , que l'on rencontre dans la description des arts , c'est , le langage même des artisans. Chaque art a une multitude de termes techniques nécessaires pour s'entendre dans les ateliers. Mais ce ne sont pas des philosophes qui ont inventé cette langue. Dans chaque art on a trop multiplié les termes ; de l'un à l'autre , on les a trop changés. On a multiplié les noms comme les Chinois les signes. Quel embarras n'est-il pas résulté de cette polynomie fatigante ? Toutes les pratiques analogues ne pourraient-elles pas être désignées par les mêmes mots ? Les noms génériques ne pourraient-ils pas suffire , pour désigner des instrumens & des machines , qui ne diffèrent que par quelque variété dans la forme ? Les illustres auteurs *des cayers des Arts & Métiers* , sentant cette difficulté , ont ajouté à leurs descriptions , des vocabulaires : mais n'auraient-ils pas pu les réduire , ou les abrégé , en les ra-

menant, autant qu'il est possible, aux termes génériques? Peut-être se proposent-ils de le faire, lorsqu'ils auront achevé leur grande tâche. S'ils ne le font pas, y aurait-il de la témérité à le tenter, en suivant certaines règles fixes? Une brouette, par exemple, une pelle; un marteau, n'auraient point dû changer de nom dans les différens arts, quoique la forme de ces instrumens varie un peu. Suivant le même principe, les machines simples auraient eu leur nom, & quoique diversement composées, leur dénomination aurait pu conserver de l'analogie avec les noms primitifs. M. B. invite les savans de Paris à entreprendre de perfectionner leur langue, qui, suivant lui, deviendra peu-à-peu la langue commune de l'Europe.

L'Édition de Paris, faite avec magnificence, est trop chère, pour que l'Ouvrage soit assez répandu. D'ailleurs le format in-folio est incommode pour la lecture. Je donne, dit M. B., cette édition in-4°, format plus aisé à manier. Les planches réduites à cette grandeur, auront l'étendue nécessaire pour être distinctes. Comme dans chaque planche, il y a toujours plusieurs figures, celles qui n'ont pas pu être

réduites sans perdre quelque chose de leur netteté, ont été laissées dans la même grandeur; mais dans ce cas, on a transporté ailleurs les autres figures de la même planche. Les gravures sont de la main d'un artiste célèbre, *M. de Mechel*, de Bâle, dont nous avons eu l'honneur de vous parler, Monsieur, dans un de nos cayers précédens. L'échantillon que nous avons sous les yeux, des deux premières planches de l'Art du *Meûnier*, par lequel *M. Bertrand* a commencé son travail, nous paraissent supérieures pour la propreté & l'exactitude, à celles de l'Édition de Paris. Elles ne démentiront pas la réputation de l'artiste, & nous ne doutons pas qu'il ne continue avec le même soin, pour mériter les éloges & la reconnaissance du public.

Le texte des auteurs français est scrupuleusement conservé; leurs notes sont mises au bas de chaque page; mais on les distingue de celles de *M. B.* par une marque différente. L'auteur promet d'insérer dans le texte, les additions faites après coup dans la première Edition.

Les notes ajoutées par *M. B.* sont en très-grand nombre, mais courtes & ferrées. On voit qu'il a cherché de rendre en peu

de mots , mais avec la netteté & la précision nécessaires , tout ce qu'il a cru devoir ajouter. Cette brièveté contraste quelquefois avec le style plus verbeux de M. MALOUIN , auteur de l'art du *Méunier*. „ Il y a pour tous les arts , dit „ M. B. , des pratiques & des précautions „ usitées en certains pays , que l'on ne „ connaît peut-être pas , ou du moins que „ l'on ne fait pas en France. Je les ai indiquées dans mes notes. J'ai inféré , en „ particulier , tout ce que MM. DE JUSTI. „ & SCHREBER ont ajouté à la traduction „ Allemande de cet ouvrage. On fait que „ ces sçavans , qui ont si bien mérité du „ public & des lettres , par plusieurs productions très-connues , sont entrés dans „ des détails très-curieux & très-importans. “ C'est d'après ces auteurs Allemands , & ses propres observations , que M. B. prouve que la *mouture économique* , si vantée dans toute la France comme une nouvelle découverte , était connue & pratiquée en Suisse & en Allemagne , depuis plusieurs siècles. Vous verrez même , Monsieur , par les mémoires publiés dans ce premier volume , que la meilleure méthode connue des Méuniers français est inférieure

férieure ; à bien des égards , à la mouture Saxonne , que M. B. fait connaître & recommande , dans un grand détail. Mais nous ne devons pas anticiper sur ce que nous aurons à vous dire de cet ouvrage , lorsqu'il sera entre les mains du public.

„ Les savans de Paris , c'est M. *Bertrand*
 „ qui parle , ont fort bien développé plu-
 „ sieurs des arts connus & pratiqués en
 „ France. Il en est d'autres qui ont été bien
 „ décrits par des auteurs étrangers , en
 „ Allemand , en Italien , en Anglais. Si
 „ les auteurs de ce grand recueil ne don-
 „ nent pas ces mêmes arts dans leur collec-
 „ tion , je les joindrai à celle-ci , en tra-
 „ duisant ces ouvrages , dont la réputa-
 „ tion est connue. S'ils sont diffus ou
 „ trop étendus , je les abrègerai.

„ Enfin , sans prétendre donner de suite
 „ tous les arts , qui ont entr'eux quelque
 „ rapport , j'ai rapproché , dans les mêmes
 „ volumes , ceux que j'ai cru propres à s'é-
 „ claircir mutuellement. Les volumes sont
 „ arrangés de manière , que chaque artiste
 „ pourra acheter séparément la description
 „ de l'art qu'il desire de connaître. „

Tel est , Monsieur , le plan de cet ou-
 vrage , les relations que nous soutenons

avec l'auteur , nous dispensent d'en porter un jugement. Il nous suffit de vous assurer qu'il ne promet rien dans sa préface qu'il n'ait exactement rempli. Le travail de l'impression est très-avancé , toutes les planches qui doivent accompagner le premier volume sont gravées , & on les délivrera en même tems que le discours , ce qui aura toujours lieu pour les volumes suivans. Nous avons eu sous les yeux une très-grande partie du premier volume , très-bien imprimé , sur beau papier ; quoique l'exécution typographique ne soit pas faite avec le luxe de celle de Paris , elle ne laisse pas d'être nette , correcte , & très-propre.





LE SAGE
DANS LA SOLITUDE,
OU

MEDITATIONS RELIGIEUSES
SUR DIVERS SUJETS,

*Ouvrage traduit de l'Allemand auquel on a
joint une pièce originale, intitulée de la
Dévotion à la Campagne. Lausanne,
MDCCLXX.*



QUOIQUE nous nous soyons laissés pré-
venir par d'autres journaux sur le sujet de
ce livre, nous ferons peut-être à tems d'en
parler encor; d'un côté, parce que la tra-
duction du *Sage dans la solitude*, se trouve
être l'ouvrage d'un de nos compatriotes;
de l'autre, parce qu'on ne saurait trop faire
sonnaître un livre de ce mérite, si propre

à faire les délices d'un vrai philosophe, aussi bien que d'un vrai chrétien. C'est pour cela sans doute que le traducteur s'est cru permis de rendre, comme il l'a fait, le titre Allemand, qui signifie à la lettre, *le chrétien en solitude*. Malgré les indécents sarcasmes de quelques Epicuriens modernes, le *vrai sage* réunira les caractères de philosophe & de chrétien, & c'est M. Krugau, vénérable ecclésiastique de Breslau, qui nous montre le bel effet de cette union.

Lorsqu'on demande s'il y a de vrais Athées, c'est comme si l'on mettait en doute qu'il y eût de vrais aveugles, ou que des yeux bien constitués voient le soleil; mais dès qu'on reconnaît un Dieu tout-puissant, tout sage & tout bon, comme la cause nécessaire parfaite & universelle de tout ce qui existe, on convient sans peine que ses créatures raisonnables & intelligentes, sont appelées à lui rendre l'hommage le plus digne de ses perfections, relativement à leurs facultés. *Le culte public* en est l'expression extérieure, & *la dévotion* qui en est le sentiment intime, est en même tems l'hommage le plus conforme à la nature d'un esprit tout parfait, à qui rien

ne saurait être caché. C'est à l'exciter par les pensées les plus élevées , & à animer ces idées sublimes par la chaleur d'un vif sentiment que ce bel ouvrage est destiné :

Douze méditations en font le partage. La I^e. intitulée le CRÉATEUR, offre la preuve la plus naturelle de son existence dans la contemplation générale de l'univers , & dans l'examen attentif de notre propre nature. L'auteur y étale la grandeur , la beauté & l'harmonie de tous les objets créés , pour produire les effets les plus merveilleux & les plus constants. Les traits de puissance , de sagesse & de bonté qui y brillent de toutes parts , avec la preuve toujours subsistante de l'empire illimité que l'esprit infini exerce sur la matière, rendue sensible par celui que notre ame exerce sur notre corps , &c.

Après avoir parcouru & crayonné d'une manière nerveuse & rapide l'enchaînement admirable des effets avec leurs causes , & de toutes leurs causes subalternes avec la cause première , il s'écrie : „ Malheureux „ humains qui êtes assez insensés pour ne „ point croire de Créateur , & assez témé- „ raires pour nier une vérité si lumineu- „ se , que mon ame n'entre jamais dans vo-

„ tre conseil ! Que le monde ferait vuide
 „ & désert pour moi , s'il n'y avait point
 „ de Dieu qui le remplit ! Comme un spec-
 „ tre farouche , je ne ferais qu'errer plein
 „ de désespoir dans les espaces immenses
 „ de la création , si je ne trouvais en toi ,
 „ Ô mon Créateur ! le centre adorable
 „ dans lequel toutes mes pensées disper-
 „ sées se réunissent !

La IIe. MÉDITATION a pour sujet , LES
 PENSÉES DU MATIN. C'est le sentiment ré-
 fléchi qu'inspire l'espèce de résurrection
 que nous éprouvons au sortir des sombres
 périls de la nuit , sentiment animé par une
 vive reconnaissance. „ Combien de milliers
 „ d'hommes, dont le sommeil est devenu ,
 „ durant cette nuit, celui de la mort
 „ qui se sont endormis pour ne revoir ja-
 „ mais la lumière du soleil , & qui ne se
 „ réveilleront que lorsque ce bel astre ne
 „ sera plus ! . . . Vous , hélas ! qui étiez
 „ encor hier ce que je suis aujourd'hui ;
 „ habitans du monde qui êtes à présent ce
 „ que je serai peut-être bientôt . . . Vous
 „ qui êtes actuellement entrés dans l'éter-
 „ nité , dont plusieurs d'entre vous osaient
 „ douter . . . Vos cadavres à peine froids
 „ doivent être mes précepteurs ; vos le-

„ vres glacées m'instruisent & me prêchent
 „ la sagesse. Vous êtes là où je dois aujourd'hui
 „ ou demain vous suivre infailliblement. L'océan vous a
 „ englouti dans son gouffre, sur le rivage duquel je chancelle
 „ encor... Votre destin est fixé, le mien est
 „ encor douteux... Il est donc encor dans
 „ mes mains, ou plutôt dans les tiennes, ô
 „ mon Dieu! & je vis pour me préparer
 „ au bonheur d'une vie éternellement durable. „

On prévoit sans peine quelles conséquences cet auteur religieux en tire pour régler tous ses momens, & pour s'animer à la piété. Tout ce morceau est d'une éloquence digne du sujet.

La III. MÉDITATION, intitulée L'ÉTERNEL, établit d'abord que l'idée d'un Créateur & celle d'un Etre éternel, sont inséparables. Tous les effets aboutissent à cette première cause. Hors de lui & avant lui, il n'y avait rien. Mais comment décrire un Etre nécessaire, qui existe pour lui-même, & avant des siècles innombrables? *Aucun esprit créé ne peut se représenter l'Esprit incréé.* Le résultat des plus grands efforts, & le plus sage, sans doute, est de dire:

„ Je veux adorer dans une tranquille admj-

„ admiration celui que je ne saurais compren-
 „ dre. . . . Je ne veux que sentir com-
 „ bien l'Éternel est infini ; pour éprou-
 „ ver , d'autant plus , combien je suis moi-
 „ même petit & borné. „ Mais avec quelle
 élévation l'auteur nous fait-il sentir no-
 tre petitesse ! Quoique petit , dit-il , „ Je
 „ suis assez grand pour sentir que la durée
 „ des mondes n'est rien auprès de la sien-
 „ ne. Je suis assez grand , & je le dois à ta
 „ grace , pour desirer , & pour oser espé-
 „ rer une durée pareille. Oui , je suis assez
 „ grand pour aspirer à l'éternité. „ Com-
 parez avec cette sublime espérance , la fai-
 -blesse d'esprit ; la bassesse de cœur de ceux
 qui ne prêchent que le néant , & qui n'o-
 sent aspirer qu'à l'anéantissement.

La IV. MÉDITATION , qui a pour sujet ,
 LES PENSÉES DU SOIR , nous offre des idées
 - bien importantes & bien sérieuses. La fin
 - d'un jour qui n'est plus , & qui peut-être se-
 -ra le dernier ; un compte à rendre de son
 emploi ; une nuit qui conduit à l'idée de
 la mort. Idée effrayante ! mais dont les
 considérations suivantes sont bien propres
 - à calmer l'effroi. Qu'est-ce dans le fond que
 - la mort ? „ C'est la fin de ma vie présente ,
 - „ & le commencement d'une vie future &

meilleure. . . Ici , c'est l'aurore de mon existence ; au-delà de la mort , c'est le plein jour. Ici , c'est l'état d'enfance ; là , c'est l'état d'un âge mûr. Ici , j'apprends à devenir heureux ; là , je le ferai effectivement. „ Cependant combien de contradictions & de combats ! Des craintes , des desirs , des espérances , *des projets d'une félicité imaginaire , le tumulte des passions , dont le choc étouffe la voix de la vérité* : mais voici le fondement le plus juste de la crainte de la mort ; c'est le mauvais usage de la vie. *Le peu d'usage que j'ai fait de mon bonheur actuel , peut-il me faire espérer un plus grand bonheur dans l'avenir ?* Mais il en allégué bientôt le remède. Un retour sincère sur soi-même , opère un vif repentir ; & de fermes résolutions de bien vivre font bientôt une source de consolations. „ O mort ! (s'écrie-t-il en terminant cet article) O mort ! docteur sombre , mais sublime , c'est à tes conseils que je dois ces résolutions qui déjà me rendent le repos. . . Oui , je te dois une félicité qui durera encor lorsque tu ne feras plus. „

La V. MÉDITATION a pour texte LE TOUT-PUISSANT, ou la *Toute-puissance* , qui absorbe bientôt tout ce qu'en peut dire de

plus énergique un faible mortel. Elle n'est connue que par ses effets & par les merveilles qu'elle produit. „ Ces merveilles sont „ autant de formes sous lesquelles la Tou- „ te-puissance se cache & se montre en „ même tems.

„ Quelles profondeurs ! . . . Quel génie „ connaît la nature de cet attribut incom- „ préhensible ! . . . Comment elle est pro- „ pre au Créateur, & comment elle opè- „ re sur les créatures. . . . L'enfant & l'ar- „ change sont égaux à cet égard. . . . Il n'y „ a que celui qui possède la Toute-puif- „ sance qui la connaisse. „ L'auteur ne „ tarde pas à prendre le seul parti raisonna- „ ble. „ Je rentre, dit-il, dans les bornes „ qui me sont prescrites comme créature. „ Et ne pouvant connaître le Tout-puif- „ sant dans son essence, je me contente de „ l'adorer. Un humble sentiment de ma „ faiblesse & de son pouvoir, est tout ce „ qui m'est permis. Toute la nature est „ remplie des effets de sa puissance infi- „ nie ; & il semble que le Tout-puissant „ ait voulu mettre en moi une empreinte „ de cette propriété incompréhensible . . . „ c'est le pouvoir presque illimité que mon „ ame exerce sur mon corps. . . . Il ne se

„ perd point de tems entre ses ordres &
 „ l'exécution. Tout le développement de
 cette idée & l'usage qu'il en fait est d'une
 grande beauté. Il nous humilie en nous
 éclairant. „ La force que mon ame possè-
 „ de . . . & toutes les forces de la nature
 „ mises ensemble , ne sont qu'une émana-
 „ tion de la Toute-puissance divine. . . .
 „ une ombre du pouvoir de l'infini. . . .
 „ Tout ce qui arrive dans la nature n'est
 „ que ce que le Tout-puissant a résolu. Les
 „ vapeurs , les vens , la poussière , sont des
 „ instrumens irrésistibles pour la destruc-
 „ tion de tout ce que la création a de
 „ plus grand , dès que le veut & l'ordonne
 „ le Tout-puissant. „

Les exemples sont ici merveilles ; ce sont
 des tableaux de main de maître , & de grand
 maître. Le premier est celui d'un monarque
 conquérant & blasphémateur , dont l'or-
 gueil d'un impie était monté à son comble .
 „ Le Tout-puissant voit son audace ; son
 „ souffle agite les fables du désert , comme
 „ les vens soulèvent les flots de la mer.
 „ Tout-à-coup le ciel s'obscurcit, le jour s'é-
 „ clipse ; des montagnes de sable couvrent
 „ l'insolent mortel ; & lui & tout ses guer-
 „ riers sont étouffés dans la poussière. Un

„ instant les anéantit , & leurs vestiges
 „ même ne subsistent plus.

Un second exemple est celui de la flotte , dite l'*invincible* , envoyée contre l'Angleterre par *Philippe II, roi d'Espagne.* , & dont la destruction parut être un coup du ciel.

„ Une flotte formidable fait mugir les flots ;
 „ c'est plutôt une armée de châteaux flot-
 „ tans : on l'appelle l'*invincible* , & il sem-
 „ ble qu'elle mérite ce nom. L'océan plie
 „ sous son poids ; les vens ne pressent que
 „ lentement sa marche majestueuse. Com-
 „ me un orage menaçant , elle est prête à
 „ fondre sur l'isle bien-aimée du ciel , sur
 „ l'isle heureuse , dont les nobles habitans
 „ ont , préférablement à tous les habitans
 „ de la terre , le droit d'être libres , parce
 „ qu'ils ont le courage de vouloir l'être.
 „ Cette flotte la menace , & cette menace
 „ ne paraît point devoir être téméraire.
 „ Jamais la grande Bretagne ne parut si
 „ près de sa ruine ; les hommes croyaient
 „ sa délivrance impossible , mais non pas
 „ le ciel. Le Tout-puissant souffla * , &

* C'est une allusion à la belle médaille que la reine Elifabeth fit frapper , en mémoire de ce grand événement. On voyait au revers une flotte

„ dispersa cette flotte invincible comme
 „ la bale que le vent dissipe ; ses débris
 „ pendant aux pointes des rochers , cou-
 „ vraient les bancs de sable de leurs vastes
 „ ruines. „ Voilà un acte merveilleux de
 délivrance Mais en voici un plus imposant
 encor par des circonstances atterrantes, qui
 qui n'ont pu être envisagées que comme
 l'exécution d'un arrêt du ciel.

„ Toutes les nations lamentent , & les
 „ deux mondes versent des larmes. Elle
 „ n'existe plus , la reine des villes ; LIS-
 „ BONNE est tombée. Jadis , elle étoit la
 „ ville frontière de l'ancien monde , l'ad-
 „ miration du nouveau , & la capitale de
 „ tous les deux , par ses richesses & par
 „ sa situation. Ses fondemens reposaient
 „ sur des montagnes , nées comme le tems
 „ en un même jour , sur des montagnes
 „ dont les racines se perdent dans les aby-
 „ mes de l'océan , qui lie & sépare deux
 „ mondes en même tems , sur des mon-
 „ tagnes qui ne purent être ébranlées ,
 „ lorsqu'une partie du monde fut englou-

fracassée par la tempête , avec cette légende reli-
 gieuse , *afflavit Deus & dissipati sunt.*

„ tie par les eaux , lorsqu’Athlante *
 „ s’abîma , & que le laborieux océan en-
 „ fanta la mer méditerranée. La cime de
 „ ses tours se perdait dans les nues , & la
 „ hauteur superbe de ses palais somptueux
 „ étaient de loin le brillant point de vue ,
 „ vers lequel mille voiles s’acheminaient
 „ chaque jour , pour y déposer les richesses,
 „ qu’elles amenaient de toutes les parties
 „ de l’univers. Elle était le centre du
 „ commerce , & le rendez-vous des nations.
 „ A ses foires , les deux Indes expo-
 „ faient leurs trésors en vente. C’était le
 „ magasin de la terre , dont les immenses
 „ richesses formaient un flux & reflux
 „ continuel. Ses négocians étaient des prin-
 „ ces , qui distribuaient leurs trésors aux
 „ nations. Par eux toutes les villes com-
 „ merçantes se sont enrichies ; toutes l’en-
 „ viaient & souhaitaient sa conservation.

* Les anciens du tems de *Platon* croyaient qu’il
 s’était enfoncé dans l’océan Atlantique , une île
 nommée *Athlante* , beaucoup plus grande que
 l’Europe , située entre le Portugal & l’Amérique.
 Que cette île très-peuplée avait disparu par un
 tremblement de terre ; & qu’à-peu-près dans le
 même tems l’océan perça près de Gibraltar , &
 forma la mer méditerranée.

„ Mais l'heure terrible de sa destinée était
 „ venue, & elle frappe. Le tout puissant
 „ donne un signe, & tout-à-coup les va-
 „ peurs des cavernes souterraines s'embra-
 „ sent : elles s'étendent avec une rapidi-
 „ té inconcevable, & soulèvent la croûte
 „ extérieure de la terre. Le fond de la mer
 „ s'enfle ; trois fois l'océan est porté hors
 „ de son lit ; trois fois les côtes des deux
 „ mondes tremblent. Des royaumes ébran-
 „ lés voient leurs monarques s'échapper
 „ avec effroi de leurs thrones chancelans.
 „ Dans ce moment, ils oublièrent sans
 „ peine qu'ils étoient des dieux, & ce
 „ moment va décider du fort de LISBON-
 „ NE. Les fondemens de ses montagnes
 „ sont ébranlés, jusques à leurs racines
 „ les plus profondes : ses clochers & ses
 „ palais sont renversés avec un horrible
 „ fracas, & ensevelissent sous leurs ruines
 „ une foule d'habitans. Un quart-d'heure
 „ terrible abîme l'ouvrage de plusieurs
 „ siècles. Ses trésors sont engloutis ; ses
 „ palais, réduits en poussière, deviennent
 „ le jouet des vens. Ainsi, la ville la plus
 „ superbe devient un monceau de pierres,
 „ & ses princes sont presque réduits à la
 „ triste condition des mendiens. O Dieu !

„ (*s'écrie l'auteur*) Qui est semblable à
 „ toi ? Le ciel est ton trône , & la terre
 „ ton marche-pied . . . Toi seul es puif-
 „ sant. . . La nature vit par toi ; ton sou-
 „ fle nous anime ; quand tu le retires ,
 „ nous périssons. “ J'avoue que ce tableau
 m'a paru un vrai chef-d'œuvre , comme le
 livre même a paru à presque tous ceux qui
 l'ont lu , un chef-d'œuvre de sentimens &
 de piété. la conséquence qu'il en tire n'est
 pas moins belle , ni moins juste. „ Qui,
 „ ne te craindrait , ô tout-puissant ? Et
 „ que pourrait craindre dans le monde ,
 „ celui qui te craint véritablement ? . . .
 „ Le monde pourra tomber en ruine ; la
 „ terre pourra fuir le regard du tout-puif-
 „ sant , & ne trouver plus de place dans
 „ l'empire de la création ; pour moi , je
 „ verrai sans effroi périr la nature : celui
 „ qui l'anéantit est le tout-puissant , & le
 „ tout-puissant est pour moi.

Le LEVER DU SOLEIL est le sujet en-
 chanteur de la VI. MÉDITATION , qui fait
 passer dans l'ame tout le feu & toutes les
 graces de son objet. C'est ici où l'on trou-
 vera encor les charmes de la peinture.

„ Quel spectacle ! Un éclat de roses s'é-
 „ panche sur toute la partie du ciel , &
 marque

„ marque la place où je dois attendre le
 „ plus superbe coup d'œil de la nature.
 „ Les rayons de l'aurore naissante com-
 „ battent avec les ombres de la nuit : l'is-
 „ sue du combat n'est pas incertaine. A
 „ chaque instant la lumière obtient une
 „ nouvelle victoire. Déjà les étoiles lui
 „ rendent hommage, & se retirent de la
 „ carrière, tandis que la lune envelop-
 „ pe humblement sa face devant la ma-
 „ jesté du soleil, qui va se montrer. Le
 „ voilà, il brille, & répand à l'instant la
 „ vie avec la chaleur : tous les corps repren-
 „ nent leur premier lustre ; la création s'é-
 „ veille ; la force magique de son feu cé-
 „ leste pénétre la sombre obscurité des
 „ brouillards les plus épais, & donne la
 „ vie à mille oiseaux, que le bocage voi-
 „ sin couvrait de ses feuilles ; la troupe lé-
 „ gère des chœurs ailés s'élance vive-
 „ ment dans les airs, & pousse des cris
 „ d'allégresse, avec une gaieté qui leur
 „ est particulière, à l'aspect d'un nouveau
 „ jour. Ce doux spectacle étend, en
 „ quelque sorte, les bornes de mon es-
 „ prit, & me dilate le cœur. . . La ma-
 „ gnificence divine de ce spectacle jette
 „ mon âme dans une extase, à laquelle elle

„ s'abandonne avec une inexprimable fa-
 „ tification. Le prince du jour paraît à
 „ mes yeux, dans un éclat vraiment di-
 „ vin. . . Je vois le soleil & je crois voir
 „ en lui ce grand être qui l'a créé. . . Cha-
 „ que rayon que ce bel astre darde sur
 „ moi, me donne un vif sentiment de la
 „ divinité, qui me rend comme visible
 „ sa toute-puissance & son affection. . . Je
 „ fais qu'elle n'est pas visible de sa na-
 „ ture; mais si elle pouvait l'être, elle le
 „ ferait de cette manière. “

De là passant à des idées plus sublimes
 encor, il célèbre le bonheur du juste dans
 l'éclat d'un nouveau jour. „ Lorsqu'après
 „ la longue nuit de la mort, ce jour d'une
 „ éternelle durée apparaîtra; lorsqu'avec
 „ des yeux transformés & plus capables
 „ de la soutenir, je verrai pour la pre-
 „ mière fois la lumière rayonnante de la
 „ divinité remplir par son éclat immortel
 „ toute l'étendue des cieux. “ Tout le res-
 te de cette méditation est consacré au vif
 sentiment de la joie innocente que pro-
 duit cette espérance.

Les six méditations suivantes roulent
 sur la toute-science de Dieu, sur le coucher
 du Soleil, sur le Très-bon, sur le Matin, sur

la Providence, & le Soir en fait la clôture, par la récapitulation sérieuse des occupations, des peines & des plaisirs, & surtout de l'emploi vertueux ou regrettable de la journée : l'auteur finit par l'admiration que lui inspire le magnifique spectacle d'une belle nuit, „ ce firmament d'une „ beauté divine, & semé de mille étoiles. „ Je vois (*dit-il*) dans une immensité habitée, tous ces corps brillans, peuplés „ d'êtres qui ont le même père que moi. . . „ Combien de telles perspectives n'agrandissent-elles pas mes vues ? Mon espoir y & ma confiance en Dieu croissent avec „ les idées que je me fais de la grandeur „ majestueuse de ses ouvrages. . . Mondes „ étincelans, demeures brillantes du palais immense du Tout-puissant, séjour „ d'êtres bienheureux, qui me sont encore inconnus ! ne vous connaîtrai-je „ point un jour ? . . Amis célestes que je „ ne connais pas encore ! Êtres purs, favoris de la divinité ! Ne puis-je me flatter avec raison que je serai jugé digne „ un jour de votre amitié ? . . Que cette „ espérance élèverait mes pensées & m'attacherait à la vertu. . . Et où est-il, „ l'amî de tous les amis ? Le seigneur du

„ ciel , le sauveur des hommes ? Quel
 „ monde peut le renfermer ? Quand pour-
 „ rai-je , Etre adorable , admirer de près
 „ l'éclat divin dont tu es environné ?
 „ Quand te verrai-je avec des yeux illu-
 „ minés , & tel que tu es ? Dans ma con-
 „ duite journalière , je m'étudierai à imi-
 „ ter l'exemple que tu donnas autrefois
 „ sur la terre , lorsque tu daignas revê-
 „ tir l'humanité. Les yeux de ma foi te
 „ chercheront durant la nuit , là où tu
 „ régnes avec une gloire divine , dans ces
 „ lieux fortunés d'où tu jettes des regards
 „ pleins de compassion sur les hommes
 „ tes favoris. “

. En lisant cet article & l'admirable mor-
 ceau, qu'on trouve à la page 78 & 79 ,
 loin de se laisser séduire par la basse &
 méprisable philosophie qui nous réduit à
 la condition des brutes, nous chérirons,
 nous respecterons (page. 78) „ un esprit
 „ dont les qualités intérieures sont éten-
 „ dues & ennoblies par la religion ; dont
 „ les espérances sont relevées par les vé-
 „ rités du Christianisme ; dont les inten-
 „ tions ont été sanctifiées par la piété.
 „ Ce sage & heureux mortel voit la disso-
 lution du corps, qui lui servait de de-

„ meure avec une tranquillité parfaite ;
 „ semblable au soleil , il ne se couche
 „ que pour les spectateurs & non pas pour
 „ lui, assuré qu'il se lèvera de même plus
 „ brillant encor. Cette espérance vit dans
 „ sa dernière pensée. Un sourire de con-
 „ tentement expire sur ses lèvres palissan-
 „ tes. Il tombe dans les bras de l'Éternel ,
 „ soutenu par les mains fidelles de sa pro-
 „ vidence , auxquelles il s'est confié pen-
 „ dant toute sa vie. “ . . En voilà assez
 pour faire connaître cette philosophie su-
 blime & le mérite de cet ouvrage , si pro-
 pre à décréditer tout ce qui lui est con-
 traire.

Le petit ouvrage que lui a associé le traducteur , intitulé *de la Dévotion à la Campagne* , sans offrir les mêmes beautés , à le même but. Ni l'un ni l'autre ne sentent l'enthousiasme , à moins qu'on n'appelle de ce nom la noble & raisonnable chaleur d'une ame pénétrée des vérités les plus sublimes qui puissent jamais éclairer l'humanité.

Serait-il possible que des écrits licentieux , prophanes , blasphématoires , entièrement destitués de raisonnement & de preuves , prévalussent sur des ouvrages aussi excellens ?

LÉTTRE d'un Lausannois au chevalier D. . .
à Paris.

L faut, Monsieur le chevalier, que vous preniez un intérêt bien vif à ce qui regarde cette contrée, puisque votre ami, malade à Lausanne, s'est donné tant de peine pour vous dépeindre les mœurs de ses habitans. J'en ai conçu l'idée de vous faire part, à mon tour, de quelques réflexions que je fais depuis long-tems sur ce pays, mais sans vouloir aller sur les brisées de votre ami. Votre ami est moraliste, je ne suis que bon citoyen. C'est d'une économie qui ruine ce pays-ci, dont je veux vous entretenir. Tandis qu'il traîne son corps valétudinaire dans les rues *tortues* * de Lausanne, je cours dans la campagne. Je m'embarrasse fort peu qu'il n'y ait ni peintres, ni poètes en Suisse, tant qu'il y en aura en France & en Italie;

* Je suis Français *tout comme lui*, mais notre séjour ici, nous a fait un peu oublier notre langue. Il y a même des gens qui prétendent que nous sommes Suisses.

mais je gémis de voir un pays si beau & si fertile, aussi mal cultivé. Le même objet a fait naître des idées bien différentes à votre ami & à moi, comme vous voyez. Je me livre donc avec assurance à mes réflexions.

Je ne vous crois pas si mauvais géographe que votre ami semble l'insinuer, parce que tout homme comme il faut, en France, possède au moins une certaine connaissance de la géographie de l'Europe, & je ne doute point que vous n'eussiez vous faire une idée de l'étendue du district qui borde le lac de Léman, depuis Vevay jusqu'à Nion. Tout ce district est en vignobles, & cependant il y a très-peu d'endroits propres à rapporter du bon vin; je dirais aucun, si je ne craignais pas le courroux de MM. du Desfalai, & de quelques autres endroits de cette espèce, parce qu'à force d'art & de dépense, ils sont parvenus à créer un nouveau sol * qui rapporte le meilleur vin du pays, mais les grêles & les frimats qui les accablent souvent, font assez connaître que ces lieux n'étaient point faits pour la vigne. Le reste de ce vaste district ne produit qu'un vin fort au-dessous du

* C'est un amphithéâtre de terrasses.

médiocre , quoiqu'on le trouve bon ici , parce qu'on y est accoutumé , & que la prévention dispose souvent du goût , comme elle captive la raison.

Le peuple est si fort attaché à la boisson de ce verjus , qu'il l'envifage comme une partie de son existence , quoiqu'elle ruine fa fanté & fa bourse , qu'elle le rende ivrogne , brutal & incapable de travailler , tandis que la culture des vignes même est le plus pénible de tous les travaux de la campagne. Les mêmes hommes conserveraient vingt ans de plus leur vigueur naturelle , si , au lieu de foffayer , ils labouraient leurs terres. Ils font autant d'ouvrage sur le penchant rapide des côteaux , que les bœufs & les chevaux dans la plaine. La plupart des terrasses dont j'ai parlé , sont formées des terres qu'un homme porte sur son dos , du pied de la colline jusqu'au sommet. Vous pouvez juger par là du travail , & du tems qu'on détobe à la culture du bled , la plus utile & la plus indispensable de toutes les denrées , & cela dans un pays , que les hommes quittent dans un âge où ils pourraient lui être le plus utiles. Car vous savez que les Suisses aiment mieux être esclaves en France , en Hollande , &

en Piémont, que libres dans leur patrie

Pendant que je regrette tant de bons laboureurs qui portent le mousquet, votre ami aura tout le tems de regretter les peintres, & les poètes, qui font le même métier; & avec un peu plus de réflexion, il aurait été moins étonné qu'il y en ait si peu ici. Si l'on pouvait contraindre la moitié de ceux qui sont dehors, à rester chez eux, je suis persuadé qu'on verrait bientôt fleurir l'agriculture, les arts & les métiers, aussi bien que par-tout ailleurs, tant j'ai bonne opinion du sol, du génie, & du gouvernement de cette nation.

Voici une digression, si elle est déplacée, elle n'est au moins pas aussi inutile que celle de votre ami, qui appelle la sienne improprement une *tirade*, seulement pour vous apprendre qu'il y a lu des tragédies. Je ne vous dirai pas *où en étais-je*, cela n'arrive qu'à un apprentif bel esprit. Un bon citoyen qui se contente d'un peu de bon sens, fait toujours où il en est.

Je reviens aux vignes, elle me tiennent plus à cœur que tout le reste; elles achèvent de rendre le pays misérable.

Le pays qui sépare le district des vignobles; de cette lisière de montagnes qu'on

appelle le Jura, où il n'est pas permis de penser à planter des vignes, est orné de villes, de villages, de bourgs, de châteaux, & de hameaux; cela annonce un bon sol, & l'on s'imagine d'abord que ses habitans ne s'occupent que de leurs domaines. Point du-tout, la plupart des villages sont habités par des payfans, qui entretiennent un attelage, non pour cultiver la terre, mais pour charier le vin du district des vignobles. Ces misérables quittent femmes & enfans, chargent leur char du peu de foin qui croît dans leur fonds, & en emportent par conséquent l'engrais. Ils voient le vin; les chemins sont mauvais, & se gâtent toujours plus, par la multitude & la pesanteur des chariots: l'attelage s'abîme; ils arrivent enfin; ils vont au cabaret, laissent leurs chevaux écumans de sueur dans la rue, & ne reviennent chez eux qu'après avoir bu tout le profit de leur journée. Le lendemain l'ivrogne est incapable de cultiver son champ, & ses bêtes sont sur les dents. Aussi ne donne-t-on ici qu'un ou deux labours, dans des endroits qui en demanderaient quatre ou cinq; mais le payfan dit, *tout de même le bled viendra*. Un homme qui

n'aurait d'autres ressources que le meilleur domaine du pays de Vaud, & qui penserait à le faire valoir de cette manière, ferait toujours sûr de se ruiner. Son économie lui coûtera le double du produit; il n'aura jamais qu'à force d'argent & de vin, quelques ouvriers brutaux, paresseux, & souvent voleurs.

Le paysan a encor une autre ressource ici pour se ruiner. Malgré le cherté inévitable du bled, il ne se nourrit que de pain. Cet homme, qui avec sa triste famille croupit sur la paille, est trop gourmand pour manger des raves, des choux, & des pommes de terre: tandis qu'en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, & aujourd'hui plus que jamais en France, les riches fermiers s'en contentent, afin de tirer parti de leurs graines. Il est vrai que la culture de ces légumes demande de l'engrais; mais il est vrai aussi, que la trop grande quantité de fumier qu'on emploie dans les vignes, devrait être employée dans les champs & dans les potagers. Les possesseurs des vignes tirent de leur produit un profit assez clair; mais ce sont tous des gens aisés, ou qui devraient

l'être. L'intérêt de quelques particuliers ne doit point prévaloir sur le bonheur de tout un peuple. Souvent il résulte de cet intérêt mal entendu des abus, qui font frémir l'humanité. Le possesseur donne la moitié de la récolte à son vigneron, pour l'entretien de sa vigne. Ce vigneron est pauvre; le maître lui fait des avances, pour l'empêcher de mourir de faim. Après vendange, son premier soin est de prier son maître d'acheter sa portion, pour s'acquitter avec lui. Celui-ci dit qu'il n'en a pas besoin. Le pauvre vigneron le presse; le maître par charité s'en charge, beaucoup au dessous de la valeur, & le vigneron a perdu tout son profit & ses peines. Je suppose le vigneron riche, ce qui n'arrive point, & l'année bonne, son chétif profit ne compensera jamais sa peine ni la cherté de son pain: deux années mauvaises le mettent à la besace. Il semble que la providence a voulu faire sentir cette vérité; depuis quatre ans les vignes n'ont rien produit; la misère serait à son comble, sans la charité du Souverain. Voilà ce pays où pourrait fleurir l'agriculture, les arts & les métiers; ne trouvez-vous pas, che-

valier , que votre ami a bien pris son tems pour se plaindre qu'il n'y a ici , ni peintres , ni poetes. Il est vrai que beaucoup de ces Messieurs sont accoutumés à des jeûnes un peu forcés. J'ai l'honneur d'être , &c. &c. &c.

Lausanne le 9 mars 1771.





FRANCE.

OENOLOGIE ou discours sur la meilleure méthode de faire le vin, & de cultiver la vigne. Par l'auteur du traité de la mouture économique.

Vitis ament alii succum , cultura docentem
me juvat.

In-12. de 316 pages , y compris la préface.

CET ouvrage est dédié à M. le comte de Saint-Florentin , par une épître , dans laquelle l'auteur tâche d'intéresser ce ministre bienfaisant , en faveur d'un art utile & trop livré aux fausses lueurs d'une routine incertaine & mal dirigée.

L'auteur prouve clairement dans sa préface que l'agriculture , dans toutes ses branches , doit être le premier objet du législateur , dans un pays agricole & aussi fertile que la France , cette terre de promesse ,

propre à toutes les productions de nécessité, comme du luxe.

Mais que fert la fertilité du sol, si les cultivateurs sont ignorans ; & d'un autre côté, à quoi leur servirait l'instruction & la science, s'ils sont privés des moyens de mettre leurs terres en valeur, si la misère les chasse des campagnes, & si les douceurs attachées à l'exercice des arts du luxe, les attirent dans les villes. Il faut donc joindre à la fertilité du sol, les lumières de l'instruction & les secours d'une législation favorable : tel est l'objet de cette préface.

L'auteur souhaiterait, à cette effet, qu'on établît des écoles gratuites d'agriculture. La littérature & les belles lettres, dit-il, ont des temples & des adorateurs dans presque toutes nos villes : on trouve par-tout des écoles publiques pour apprendre les langues mortes, la mythologie, la rhétorique, la philosophie systématique, la théologie scholastique ; les arts inutiles ou de pur agrément, comme la musique, la peinture &c... trouvent par-tout des maîtres, des secours & des éloges, & l'on ne voit nulle part des écoles d'agriculture & des arts nécessaires qui fraternisent avec elle. L'auteur espère cependant que la même

main qui a fondé l'école militaire , les écoles gratuites de deſſein , les ſociétés d'agriculture , l'école vétérinaire ; &c. &c. fera jouir les cultivateurs du même avantage. Les peuples du Nord , & l'Impératrice-reine dans ſes états d'Italie , nous ont déjà donné cet exemple qui devrait être ſuivi par-tout ; car , en général , le cultivateur n'eſt pas aſſez inſtruit , malgré la multiplicité des livres d'agriculture dont nous ſommes inondés.

Mais depuis que l'on s'occupe du réta- bliſſement de l'agriculture , on n'a encor rien dit ni rien fait en faveur de la vigne & des vins.

Cependant c'eſt la principale ri- cheſſe des Français , c'eſt la principale cauſe de la population de la France , comme l'ont ſouvent remarqué les Anglais , au rapport de M. de Montesquieu.

En général , ce n'eſt qu'en France où l'on peut faire une boiſſon autant ſalutaire qu'agréable pour l'uſage journalier des tables , ſans même en excepter les vignobles de l'Iſle de France , du Pays Meſſin , &c. ſi l'on y étudiait l'art de faire le vin & de cultiver la vigne.

C'eſt ce que l'auteur ſ'eſt propoſé d'ap- prendre

prendre dans son ouvrage : il commence par l'histoire de la vigne, d'où il passe à l'examen de la structure, de l'usage, des parties de cette plante, de ses différentes espèces & du choix des plans. Il expose les caractères généraux de la vigne ; apprend quels sont les climats, la température & les qualités du sol convenable à son fruit ; fait des observations intéressantes sur ce qui constitue les vignobles de bons vins ; traite des plans enracinés & des boutures, du tems & de la manière de planter, de la culture & de la taille de la vigne, & de la manière de faire, de gouverner & de conserver les vins.

L'auteur avait entrepris cet ouvrage à l'occasion du programme proposé par l'Académie de Metz : il donne à cette occasion une description très-détaillée des vignobles du Pays Messin, de la manière d'y cultiver la vigne & d'y faire le vin : mais cet important traité, quoique fait en partie pour le Pays Messin ; renferme cependant les principes généraux applicables à toutes sortes de vignobles ; & quantité d'anecdotes curieuses & utiles.

L'auteur promet à la fin de sa préface une histoire naturelle de la vigne, & des vins

de Bourgogne, dans laquelle il compare les méthodes des autres vignobles du royaume, aux pratiques observées dans une province si renommée pour l'excellence de ses vins. Il avait déjà annoncé ce dernier ouvrage dans une dissertation latine sur les principes de l'agriculture & de la végétation, imprimée à Dijon en 1769, & dont tous les journaux ont parlé avec éloge *. Mais la rédaction du traité de la mouture par économie, qui va paraître incessamment sous les auspices du ministre, a empêché l'auteur de travailler à son histoire naturelle de la vigne & des vins de Bourgogne : il est à désirer qu'on l'encourage à mettre la dernière main à cette intéressante production, qui nous doit faire connaître les diverses qualités des vins de Bourgogne, dont toute l'Europe fait usage.

Le premier chapitre de l'œnologie comprend l'histoire de la vigne, jusqu'à nos jours : ce précis de l'histoire de la vigne & des vins, qu'on peut regarder comme un morceau entièrement neuf, est trop concis pour pouvoir être analysé : il faut le lire

* Elle se trouve à Paris chez Desventes de La Doué, rue Saint-Jacques.

dans l'original , & il n'ennuyera pas : d'ailleurs nous avons envie de ne nous arrêter qu'à ce qui est de pratique & d'une plus grande utilité. Nos lecteurs Français trouveront ici la méthode suivie dans les meilleurs vignobles de leur patrie. Et nous invitons ceux de nos compatriotes qui connaissent la culture de la vigne , à comparer leurs procédés avec ceux-ci , & à faire part au public de leurs observations ; que nous insérerons avec plaisir dans notre journal.



C H A P I T R E II.

On traite dans ce chapitre tout ce qui regarde la vigne & ses différentes espèces.

LA vigne (mot dont l'auteur rapporte les diverses étimologies) est une plante vivace à fleur en rose , dont le pistil se change en une baie molle , succulente & charnue , qui est de la vingt-unième classe, sect. des Inst. de Tournefort ; de la cinquième classe du système sexuel de Linnæus , de la famille des capriers du système d'Andanson , & que M. Duhamel range dans

la quatrième classe des arbres à fleurs hermaphrodites polypétales régulières.

La description botanique de la fleur de la vigne est donnée d'après ces quatre auteurs, qui sont les plus exacts que nous ayons dans cette science. Cette description n'est pas de pure curiosité, puisque le cultivateur doit faire choix des espèces qui passent plus aisément fleur, ou dont la fleur plus robuste & moins sujette à couler, résiste mieux aux intempéries des saisons; suivant l'exposition, le climat, & la nature du terrain; car c'est là bonne issue de la fleur qui fait celle de la récolte, *si bene flauerit vinea; Bacchus erit.*

Cet ouvrage en fournit plusieurs exemples.

De là fleur, M. B. passe à la description des autres parties de la vigne; il en examine la structure intérieure, & il en décrit le jeu, l'utilité & l'usage, pour la végétation & l'accroissement de la plante. Cette partie est entièrement neuve, en ce qui regarde la vigne, & personne n'était entré dans un aussi grand détail anatomique d'une plante; depuis Grew & Malpighy, dont l'auteur suit les traces Il va même plus loin, en appliquant aux pratiques de

culture, les conséquences qui résultent de la conformation particulière de cette plante, qui n'a ni écorce, ni livre, ni aubier, & qui, par cette raison, demande un traitement particulier.

La vigne n'a que de simples fibres droites & poreuses, qui transmettent la sève par toutes les parties du bois, au lieu que dans les autres arbres les fibres ligneuses des couches les plus anciennes se durcissent & s'oblitérent au point qu'elles ne peuvent plus transmettre la sève comme les fibres ouvertes & disposées en réseau du liber & de l'aubier: c'est cette porosité du bois de la vigne & la direction verticale de ses tubes ligneux, qui fait que la sève crue, en sort avec autant de force & d'abondance, à la moindre incision que l'on y fait au printems.

On peut deviner par là pourquoi la vigne tend à s'élever si fort en hauteur, en sorte que si on n'arrête la sève, en rognant les branches pour la faire refluer, la vigne s'épuise. Une vigne non taillée périt à la 2e. ou à la 3e. année.

La même cause rend raison de la durée du bois de la vigne, qui vit 300 ans.

parce que dans les autres arbres , le cœur s'endurcit , les fibres s'obliterent , la circulation cesse , les dépôts se forment & occasionnent la gangrène & la pourriture ; au lieu que la vigne transmettant également la sève par toutes les parties du bois , la libre circulation des humeurs l'empêche de se corrompre & entretient sa vie végétale : ce même bois n'ayant point d'aubier est aussi l'un des plus durables après qu'il a été coupé & employé sec : *nec est ligno ulli deterior natura* , dit Plin : car l'auteur s'attache par-tout à appuyer les découvertes modernes, sur les observations des anciens , en confirmant l'un par l'autre. C'est un des principaux mérites de ce livre , aussi utile que curieux.

La sève de la vigne qui s'éleve avec tant de rapidité , par la conformation des fibres qui la transmettent & qui ne sont point disposées en réseau comme dans les autres arbres , se trouve plus abondante à l'extrémité que dans les autres parties ; mais elle y est crue mal digérée , & plus propre à y former du bois que des boutons à fruit ; & comme les boutons inférieurs sont plus propres à donner du fruit , il faut tailler entre trois & six yeux , rarement au-delà ,

si l'on ne veut épuiser & affaiblir le cep, La vigne n'ayant point de couches corticales ni de liber, est la seule qui se greffe sans assujettissement à la remonte de l'écorce.

Le bois de jeune-vigne étant plus poreux & moins ferré que celui qui est durci par l'âge, doit filtrer une sève bien moins élaborée & plus aqueuse, qui fournira un vin plus vert, plus sujet à se corrompre, qui aura moins d'huile & d'esprit: ce n'est qu'à la douzième, ou quinzième feuille qu'une plante commence à donner de bon vin: d'où il suit que la manière de renouveler annuellement des ceps par branches recouchées dans les fosses, est plus nuisible à la qualité du vin, que la méthode de laisser subsister les vieilles fouches, sans recoucher annuellement le jeune bois.

Il est certaines espèces comme le gainier dont le bois est toujours spongieux par sa nature, & d'un tissu lâche: ces plans ressemblent en cela aux jeunes vignes, & donnent toujours un vin aqueux & sujet à tourner.

La vigne a les trachées, ou vaisseaux aériens, beaucoup plus gros & en plus grande quantité que la plupart des plantes,

aussi demande-t-elle une respiration libre, une exposition chaude & élevée, un air seréin; point de vapeurs épaisses comme dans les fonds bas & marécageux, dans les lieux couverts, &c.

Comme les trachées aboutissent dans les feuilles, où elles viennent s'épanouir, & aboutir à des espèces de poils & de mamelons, tous les accidens ou maladies qui touchent & interceptent la forte transpiration de la vigne, comme le rougcot, la perte des feuilles, &c. la font périr, & empêchent son fruit de mûrir.

Les feuilles ne sont pas seulement les organes de la transpiration, mais aussi de l'inspiration, suivant les doctes expériences de M. Bonnet; en sorte que la feuille de la vigne fournit autant & plus de nourriture à la plante que ses racines: il est évident qu'on doit laisser beaucoup plus de pampres & de feuilles, dans les vignes exposées sur des côteaux secs & arides, que dans les vignes plates, ou dans celles dont les terres fortes & argilleuses retiennent l'eau & l'humidité; parce que dans le premier cas, on doit multiplier les bouches, qui doivent fournir à la vigne une nourriture que le sol refuse à ses racines, &

que d'ailleurs on empêche par-là le brûlé des vignes.

Les racines de la vigne sont plus poreuses, & se gonflent aisément par les vapeurs que le soleil fait monter du sein de la terre ; raison pour laquelle cette plante se plaît sur les côteaux & les lieux secs où l'humidité ne séjourne pas ; par la même raison le sol doit être remué souvent, parce qu'il en reçoit mieux les rosées & les influences de l'air, qui sont la vraie nourriture de la vigne.

C'est ainsi que la saine pratique & la bonne culture sont fondées sur les raisonnemens d'une théorie infallible, lorsqu'elle est appuyée sur la nature même des choses & la conformation des organes de la plante. Mais où trouve-t-on des vignerons physiciens ? il n'appartient qu'aux sociétés d'agriculture d'en former, & malheureusement on leur préfère par-tout les sociétés littéraires.

De l'anatomie de la vigne, M. B. passe à ses différentes espèces, il rassemble dans un article toutes celles connues des anciens ; de-là il passe à celles des modernes, mais auparavant il démontre que les anciens apportaient beaucoup plus de soins

aux choix de leurs plans, qu'ils savaient approprier à la nature du terrain, à la température du climat, à l'exposition du vignoble, & même aux intempéries de l'air, & aux inconstances des saisons. Ensuite il rapporte les espèces des botanistes, bien différentes de celles des cultivateurs, puisque Linnæus comprend toutes les fortes de vignes propres à donner du vin ou du fruit à manger, sous la seule espèce qu'il nomme *vitis vinifera*. Enforte que selon ce méthodiste, toutes les vignes qu'on cultive dans nos vignobles & dans nos jardins, ne feraient que des variétés d'une seule & unique espèce; chose difficile à comprendre, puisque ces prétendues variétés sont aussi constantes, à quelques accidens près, que les caractères spécifiques qui distinguent les espèces.

L'auteur divise en différens genres les raisins que l'on cultive, soit pour le verjus, soit pour le fruit, soit pour le vin: les principaux de ces genres sont, 1°. les morillons; 2°. les chaffelats; 3°. les muscats; 4°. les corinthes; 5°. les malvoisies; 6°. les bourguignons; 7°. les bordelais; 8°. les faumoyreaux ou prunelles; 9°. les melliers; 10°. les gamets; 11°. les govais;

12°. les fauvignons ; 13°. les maroquins ;
14°. les fuiffes , &c.

Ces différens genres fe subdivifent en efèces : l'auteur ne donne la description que des différentes efèces de morillons , parce que c'est ce genre de raisin qui fert à faire le fonds de nos vignobles ; on le nomme morillon gros-noir , noirien , pineau auvernas , &c. &c. Chaque canton lui donne un nom particulier ; ce qui jette une confusion dans la nomenclature qui nuit beaucoup aux progrès de l'art : on en peut voir des preuves palpables & fans réplique dans l'auteur.

Dans le seul vignoble de Marseille , on cultive plus de 60 fortes de raisins dont les noms font absolument inconnus ailleurs. Le célèbre Olivier de Serres fe fait déjà de grandes plaintes à ce sujet : pour laquelle confusion de noms , difait-il , il n'est pas possible d'assigner à chaque efèce de raisin fa place & son particulier gouvernement , bien que pour l'avantage de la vigne cela fût à defirer.

L'auteur compte fept à huit efèces de morillons ou principaux , dont il donne la description si bien détaillée qu'elle fuf-

fit pour les faire reconnaître : il y joint leurs qualités.

La première des espèces dont cet auteur fait mention est le morillon hâtif, ou raisin de la Magdeleine : la seconde est le morillon taconné ou le meûnier : la troisième est le morillon noir ordinaire, connu en Bourgogne sous le nom de *Franc-pineau*, la quatrième est le pineau aigret dont la feuille est découpée en patte d'oie. La cinquième est le morillon lampreau que Baccius nomme beccamie, qu'on appelle fusterre en Bourgogne, & tendre-fleur dans le Pays Messin, parce qu'il est plus sujet à couler qu'aucun autre. La sixième est l'auvernas-gris qu'on nomme fromenteau en Champagne, bureau en Bourgogne, fauve ou faveau dans le Montsaujonnois, dans l'Auxerrois, dans le Pays Messin, &c. C'est le plus fondant de tous les raisins ; il mûrit facilement, raison pour laquelle il est préconisé en Champagne. La septième espèce est le morillon ou pineau blanc. La huitième espèce est l'auvernas blanc, qu'on nomme menu blanc en Bourgogne.

On insiste sur les avantages & la né-

écessité de bien savoir connaître & distinguer, tant les genres que leurs espèces, dont il promet un catalogue raisonné dans un autre ouvrage, dont on ne peut trop tôt desirer la publication.

De-là on passe aux mélanges des espèces que les auteurs ont conseillé de faire dans les vignobles pour avoir le meilleur vin : M. B. blâme tous ces mélanges qui confondent les divers plans dans la même vigne, en ce qu'ils obligent d'attendre la maturité du plus grand nombre qui mûrit plus tard, pendant lequel tems les plus hâtifs se pourrissent & se germent. Il voudrait qu'on suivit le conseil de Columelle ; qui recommande de planter ces diverses espèces par canton séparés, parce qu'on vendangerait chaque sorte à son vrai point de maturité ; on lui donnerait l'exposition & la culture qui lui convient, la taille, la façon en seraient plus aisées & plus sûres : les principes de chaque culture deviendraient fixes & constants : enfin on pourrait essayer les degrés de mélanges de raisins à la proportion plus convenable, pour faire le meilleur vin.



C H A P I T R E III.

*Du climat , de l'exposition, du choix & de la
préparation du terrain , manière de planter.*

L'AUTEUR passe dans le chapitre trois au choix des vignobles , & la manière de planter.

Si le choix des espèces des vignes contribue essentiellement à la qualité du vin , il faut aussi convenir que la température du climat , la bonté de l'exposition & la nature du terrain , y entrent également pour beaucoup , en aidant à la bonne qualité du fruit & à la maturité du raisin , sans laquelle maturité on ne peut obtenir une bonne liqueur ; c'est ce qui a fait dire à de Serres , l'auteur favori de M. B. & de tous ceux qui préfèrent les faits aux vains systèmes , que l'air , la terre , & le complant du vignoble , sont le fondement.

La chaleur est la seule cause de l'union des élémens qui entrent dans la formation du plus beau mixte de la nature : mais la chaleur ne doit pas être trop forte : la fleur délicate de la vigne craint également le trop

grand chaud & le trop grand froid : cette plante n'accorde ses dons précieux qu'aux heureux habitans d'un climat tempéré qui foit à-peu-près à une égale distance du pôle & de l'équateur , entre le quarantième & le cinquantième degré de latitude. C'est précisément cette heureuse portion du globe où se trouvent les meilleurs vignobles de l'univers , parce que la chaleur y est assez grande pour cuire le suc de cette plante , & favoriser sa végétation & sa transpiration ; mais les sécheresses n'y sont ni trop grandes , ni de trop longue durée ; d'ailleurs les rosées , qui sont la vraie nourriture de la vigne , y sont plus fréquentes : c'est par cela même que la meilleure exposition des vignobles est sur des collines qui ont la vue à l'orient & au midi , sur des plaines découvertes & arrosées par de grandes rivières. Les rosées plus fréquentes dans cette portion que dans les autres , plus fines , plus divisées par la chaleur , & mêlées d'un principe éthéré , fournissent aux larges feuilles de cette plante , un aliment plus convenable que celui qu'elles tireraient des racines. Par la même raison , le sol doit être pierreux , sablonneux , composé d'argille légère , divisée & mêlée de pierres friables

& calcaires , parce que les rayons solaires qui entrent comme partie constituante dans le fruit de la vigne , suivant les belles expériences de M. Bonnet, pénètrent plus à fond , se concentrent plus aisément , & se conservent mieux dans un pareil terrain que dans un sol gras & bourbeux.

Comme ce livre a été composé à l'occasion du programme de l'Académie de Metz, l'auteur place ici une description très-curieuse & très-exacte des vignobles du Pays Messin , dans laquelle il fait voir , qu'ils possèdent en eux-mêmes toutes les qualités requises dans les bons crus , & que l'on y ferait d'aussi bons vins qu'en Champagne, si on les façonnait avec autant d'attention qu'en cette dernière province , & sur-tout si l'on s'abstenait de la méthode pernicieuse de planter la vigne dans les terres fortes , & les sols à grains ; parce que les vins en sont toujours verds , sans liqueur , sans corps , de mauvais goût , & incapables d'être conservés plus d'une année, sans le secours d'une quantité de soufre ou autre dangereuse ressource Indépendamment de ce que cette manie enlève au labourage des terres & du fumier, plus utilement appliqués à la culture du bled ; c'est que la surabondance de ces
mauvais

mauvais vins nuit à la santé, fomente le libertinage & l'ivrognerie, décrédite le vignoble de tout un pays: c'est ainsi que la cupidité, qui préfère la quantité à la qualité, se nuit à elle-même.

Après le choix du terrain, l'auteur passe à celui des plans. Comme la vigne ferait trop longue à venir de semence, & que cette plante moelleuse est pleine de sève & d'une certaine laitance propre à jeter des racines, on forme les plantations avec des boutures auxquelles on laisse un morceau de vieux bois, en forme de maillots ou de cul de chapon, dont elle porte le nom, & lorsqu'il n'y a point de vieux bois on les nomme poules ou poulettes. Lorsque ces mêmes boutures ont été mises en pépinière pour y jeter racine avant d'être plantées à demeure, on les appelle plans en racines, chevelées, barbeaux, ou plans à barbe, &c. L'auteur, contre le sentiment de Columelle & de la plupart des modernes, préfère les plantations de boutures à celles des plans enracinés; mais il en donne de si bonnes raisons, qu'il est difficile de s'y refuser.

Le choix de la bouture n'est point aisé à faire. Il faut consulter l'ouvrage même

pour voir combien on doit y apporter de précautions, & sur-tout de les prendre sur des ceps de bons grains bien fructueux, dont le bois soit bien menu nouté ou coudré; il faut choisir le brin du cep qui a porté fruit la même année, en préférant la partie inférieure à l'autre qu'on nomme flèche, & prendre garde qu'on ne lui ait pas fait faire l'arc ou l'arceau dans l'année qu'il a porté fruit, comme on le pratique en certains vignobles. Pour mettre toutes ces choses en pratique, il faut sans cesse avoir sous les yeux que du choix de la bouture dépend absolument la bonne issue de la plantation, & que par la suite on ne peut plus rectifier le défaut d'un mauvais choix.

La saison la plus convenable aux pays froids pour couper les croffettes ou boutures serait le tems de la taille, au mois de Mars ou sur la fin de Fevrier, afin de pouvoir les planter tout de suite dans un terrain qui aurait été préparé avant l'hiver. Dans les pays chauds au contraire, la taille & la plantation d'automne seraient préférables: dans les pays tempérés, l'une & l'autre saison seraient indifférentes. C'est ainsi qu'en agriculture & sur-tout

pour la vigne, il faut craindre de donner des préceptes généraux.

Pour faire une nouvelle plantation, il faut toujours préférer une terre rafermie & engraisée naturellement par la culture du sainfoin, comme il se pratique en Bourgogne, ou du moins laisser prendre d'elle-même à la terre pendant quelques années la consistance de tapis ou friche.

La méthode la plus universelle de planter une jeune vigne, est de coucher les boutures le long des bandeaux ou sillons que l'on creuse à distances égales & en même sens : mais c'est la plus mauvaise de toutes les méthodes, sur-tout si l'on y met double rang de boutures : on en peut voir les raisons dans l'auteur qui préférerait de planter, dans un terrain entièrement défoncé, des crossettes que l'on enfoncerait avec une fourchette sans les couder, ce que de Serres appelle, planter à la taravelle ; mais il faut bien prendre garde de ne pas trop enfoncer la bouture, afin de laisser sortir de terre le bouton à fruit, qui n'est jamais à l'extrémité ; & ce défaut arrive toujours à ceux qui couchent les crossettes dans les bandeaux ; ce qui fait

que la vigne est d'un si mince rapport en tant d'endroits.

Une nouvelle plantation, quoique bien faite & de bon plant, serait bientôt détruite, si elle n'était soignée par une culture assidue : il faut souvent labourer & ameublir la terre autour des jeunes plans, pour arracher les mauvaises herbes qui les étoufferaient en leur ôtant leur nourriture, la respiration & les influences de l'air : il faudrait les labourer depuis le mois de mars jusqu'en octobre, au moins une fois le mois. Une bonne plante est un enfant au berceau qui exige des soins continuels, si on en veut faire un homme robuste. Lorsqu'elle a poussé, il ne faut lui laisser qu'un ou deux brins, crainte de l'amaigrir, & les nettoyer des fausses pousses. Il faut la tailler chaque année au printems, parce que la taille d'automne la ferait périr. On lui laisse seulement un œil ou une bourre sur la plus belle flèche, qui est ordinairement à la tête du chapon ; l'essentiel est de la tenir courte, pour avoir du bois l'année suivante : la taille & la culture d'un jeune plant, sont les mêmes les troisième ou quatrième années.



C H A P I T R E IV.

Culture des vignes faites.

LA culture des vignes faites consiste dans la forme qu'on veut leur donner, dans la taille, dans la façon de les multiplier ou de les provigner, dans les coups de l'outil, comme les labours, dans les coups de la main, comme la liure, la rognure, &c. &c.

La culture particulière de la vigne dépend de la forme qu'on veut lui donner, les anciens distinguaient les vignes en hautaines, ou arbuftives, *sublimes*, & en vignes basses *humiles*. Les premières étaient de deux fortes; les secondes étaient de trois espèces, les vignes rampantes, *strata vinea*; les vignes qui se soutiennent d'elles-mêmes, *sur-recta vites*; & les vignes à échelats qui étaient aussi de quatre fortes, suivant la manière d'arranger les échelats. Celle de planter l'échalat au pied de chaque cep, sans ordre ni alignement, appelée par les Romains, *vinea pedata*, est la méthode la plus répandue dans les vignobles de France, où

l'on plante parallèles, qui ont ordinairement deux ceps de front, & qui sont séparées par intervalles plus ou moins larges : cette méthode se rapproche de la culture Tullienne pour les bleds : elle est même beaucoup plus avantageuse pour la vigne que pour les bleds, en ce qu'elle diminue les frais de culture & de travail ; qu'elle épargne les échelats, les liens & le fumier ; qu'elle procure l'écoulement des eaux, si contraires à la vigne ; qu'elle produit plus de vin & de meilleure qualité ; qu'on peut semer des grains ou des racines dans les intervalles ; que la vigne profite de la culture de ceux-ci & se ressent des labours que l'on donne pour préparer ces espaces, &c. . .

Comme l'auteur écrit pour le Pays Messin, il ne parle que de l'ancienne méthode des vignes en plain & sans ordre. C'est par la taille que l'on règle le sort & la forme de la vigne. On peut voir tout ce qui concerne la taille & les coups de la main, dans l'article 2, du quatrième chapitre, où l'on développe les principes de la culture qui se pratique en Bourgogne. Dans l'article suivant, l'auteur expose la culture de la vigne dans le Pays Messin : il en fait sentir les inconvéniens & les avantages.



C H A P I T R E V.

L'art de faire le vin.

A PRES avoir traité de tout ce qui concerne les vignes & leur culture, l'auteur finit par les principes de l'art de faire le vin, qui sont développés dans le chapitre V. & dernier. Il commence par exposer dans le premier article de ce chapitre, la manière dont on fait le vin dans les trois Evêchés, qui est vicieuse en tous points, & il en indique les remèdes. L'article 2, traite des principes de la fermentation du moût & de la manière de faire le vin.

Le suc des raisins mûrs, tiré par l'expression s'appelle moût (*mustum*) quasi *mixtum quoniam omnia in illo sunt confusa*, parce que toutes ses parties sont encor dans une grande confusion : il ne prend le nom de vin que lorsqu'il est épuré par la fermentation.

Le moût est actuellement composé de beaucoup d'eau, qui lie en dissolution le mucilage du raisin.

En général, le mucilage est une matière grasse, douce au toucher, onctueuse ou visqueuse & soluble dans l'eau, ou par lui-même, ou par le secours de la chaleur & de la fermentation. Le mucilage n'est autre chose que l'extrait des fucs végétaux & des principes que les plantes tirent de la terre qui les nourrit; d'où l'on peut conclure que le mucilage est un mixte composé d'une terre alcaline & soluble, très-subtile, des sels essentiels des plantes, & des particules de feu principe & d'air fixe, unies à cette terre soluble, par l'interméde & la viscosité de l'eau. C'est dans ce mucilage que réside la partie nourrissante des plantes, soit parce qu'il est entièrement formé de particules organiques, soit par son analogie avec les fucs gélatineux animaux; c'est la seule substance *fermentescible*. On la retire de tous les végétaux & de tous les animaux, par le moyen de l'eau qui est son dissolvant par excellence.

Il y en a qui distinguent quatre sortes de mucilage, le corps muqueux fade ou insipide, le muqueux acide ou aigre, le muqueux austère ou âpre, & le muqueux doux ou sucré: mais l'auteur n'admet qu'une seule espèce de corps muqueux

qui est fade, aigre; âpre, sucré, amer ou de tout autre goût, selon les diverses aggrégations des mixtes & des élémens qui le composent, & selon l'instant ou point de maturité dans lequel tel ou tel principe du corps muqueux prédomine l'un sur l'autre; enforte qu'il est très-possible à l'art de corriger des vins dans lesquels domine tel ou tel muqueux; par exemple, le muqueux acerbe, ou acide, comme dans les vins verds, par des mélanges d'autres corps muqueux de qualité opposée, & par ce moyen de rendre potables des vins de l'année, qui ne sont pas encor dans leur boîte.

Après cet examen du corps muqueux ou du moût, il est aisé de concevoir les changemens que la fermentation lui fait subir.

Il n'y a que les corps composés de parties hétérogènes, comme de particules ignées, aériennes, aqueuses, salines, huileuses, grasses, terrestres, &c. dont l'aggrégation sert à former les corps organisés, végétaux & animaux, qui puissent fermenter, lorsque ces parties se trouvent en liberté dans un liquide, susceptible de toutes sortes de mouvemens; car si on les laisse renfermées dans les cellules du parenchyme du fruit,

par exemple , elles pourrissent fans passer par la fermentation vineuse.

La cause de la fermentation ne peut être attribuée qu'à la chaleur de l'atmosphère ou autre artificielle qui , cherchant à se mettre en équilibre dans les corps sujets à la fermentation , y met en mouvement le feu principe , & fait reprendre à l'air fixe, combiné avec tous les corps , son élasticité naturelle ; d'où vient un mouvement interne dans les parties intégrantes des corps qui fermentent , & qui éprouvent par ce mouvement un changement & une nouvelle combinaison de ces mêmes parties.

On remarque trois degrés dans ces sortes de fermentations des fucs végétaux. Le premier, est la fermentation vineuse. Le second, la fermentation acide. Et le troisième , la putride qui entraîne la décomposition entière du mixte. Il faut donc savoir arrêter la fermentation à son premier degré , & dans ce point qui fasse un vin de durée ; car si toutes les parties du moût n'ont point subi la fermentation , le vin est imparfait ; si au contraire on n'a pas su l'arrêter à propos , la fermentation passe au second degré , & la liqueur tourne à l'acide.

C'est d'après ces préliminaires sur les principes de la fermentation, que l'auteur revient aux défauts qu'il a déjà relevés dans la manière de faire le vin dans les trois Evêchés, & qu'il indique ici la manière de le faire.

1°. Comme dans les vignobles des climats froids, le soleil n'a pas assez de force pour exalter les huiles & les sulfures, de même que dans les pays chauds, il s'enfuit que le moût est ordinairement trop aqueux, le corps muqueux doux est presque toujours noyé dans une trop grande quantité d'eau. Il faut donc commencer par employer l'art à rapprocher le moût de la qualité de celui qui doit donner le meilleur vin, en ne plantant la vigne que dans des terrains secs, où elle mûrit plus aisément, en ne cueillant les raisins que lorsqu'ils sont dans leur point de perfection, en effeuillant la vigne à propos, pour hâter la maturité du raisin, en le délivrant de l'ombrage de la verdure qui couronne le cep; en faisant vendange à plusieurs reprises, pour ne mettre dans les premières cuvées, que les raisins dont la maturité aura exalté tous les principes & fait évaporer le phlegme surabondant, en ne laissant dans les premières cuvées aucun raisin verd ou

pourris en enlevant par la cuisson l'eau surabondante d'un moût fade & insipide, en y mêlant du moût concentré en consistance de rob, en versant du vin cuit & encore bouillant dans la cuve, en y ajoutant un corps muqueux doux, tel que le miel, ou des raisins desséchés au four ou au soleil, comme on fait en Hongrie pour faire le fameux vin de Tokay, &c. &c.

2°. Comme c'est la fermentation seule qui fait le vin & qui lui fournit l'esprit inflammable, par l'atténuation de l'huile grossière du moût, & combine le feu principe avec les autres principes; il s'ensuit que pour faire une liqueur homogène & d'une égale durée, la fermentation doit parcourir toutes les parties du moût, & les travailler toutes à la fois & dans le même tems, si cela est possible; il faut donc hâter la fermentation le plus promptement qu'il est possible, elle doit être simultanée dans toutes les parties du moût, pour ne pas laisser le tems aux principes volatils de s'échapper. Pour cela, il faut se hâter de désunir les principes qui doivent se combiner de nouveau, & de les faire fermenter en grande masse: il faut que le foulage ne laisse pas un seul grain de raisin qui ne soit écrasé, afin que toutes les

parties du moût puissent fermenter ensemble à la fois & non pas à plusieurs reprises. Plus la fermentation sera fougueuse & pressée, & plus les principes du nouveau mixte seront intimement unis; en conséquence, il faut donner tout de suite une chaleur de quinze à dix-huit degrés. Il faut ajouter un levain qui aiguise le dissolvant, comme du moût bouillant; en même tems que par la chaleur la liqueur fermentante devient plus liquide, & par-là plus mobile & plus active. Il faut débarrasser le moût du fruit & de la rasse pour qu'il fermente seul, & que le vin n'en puisse contracter une disposition à l'acerbe ou à la pourriture: il faut que la fermentation se fasse à couvert, parce qu'au moins il sera composé de principes volatils, & plus le vin sera généreux.

L'auteur fait voir la conformité de ces principes avec ceux de M. Maupin, dont il rapporte les différentes méthodes, qu'il juge excellentes pour les vignobles des provinces du nord de la France, mais qui ne sont guère applicables aux vins comme ceux de la côte de Bourgogne, &c. L'auteur n'a adopté ces méthodes, que parce qu'il écrivait pour le Pays Messin.

Enfin, l'auteur parle dans le dernier ar-

ticle de ce chapitre , du gouvernement & de la conservation des vins. Il remarque deux fortes de fermentation ; l'une tumultueuse , qui sert à faire le vin , dont il vient de parler dans l'article précédent ; & l'autre est la fermentation insensible , par laquelle le vin se mûrit , se perfectionne , & après avoir atteint ce degré de maturité , tend sans cesse à sa décomposition , par l'évaporation des principes qui le constituent vin.

Pour tirer des conséquences plus justes sur la matière qu'il traite , l'auteur commence , à son ordinaire , par chercher quels sont les principes constituans du vin en tant que vin ? Il en trouve six , l'eau , le sel , l'huile , la terre , l'air & le feu ou esprit sulphureux : les cinq premiers sont communs au moût & au vin , & ce dernier seul est le produit de la fermentation , ou pour mieux dire , il existait dans le moût même : mais c'est la fermentation qui le dégage des principes grossiers & du mucilage épais qui l'enveloppaient : cette même cause a rendu cet esprit si volatil , qu'il est sujet à s'échapper , comme on le peut voir dans le vin éventé qu'on laisse exposé à l'air ; & c'est de la conservation de cet esprit que dépend celle du vin.

On trouvera des choses fort curieuses dans l'examen des différens principes du vin que nous venons de nommer ; mais la longueur de cet extrait ne nous permet pas de suivre l'auteur dans tous ces détails, ni dans les moyens qu'il propose pour conserver les vins & retarder leur décomposition.





E X T R A I T
 D'UN POÈME INTITULÉ,
N A R C I S S E
 D A N S L' I S L E D E V E N U S .



L'AUTEUR de cet ingénieux badinage, est M. de Malfilâtre, homme qui était aussi aimable par ses heureux talens, qu'estimable par ses vertus & par ses mœurs. Tout en dépeignant les plaisirs & les transports de l'amour, ce poème respire par-tout le sentiment & la vertu : les endroits même les plus glissans, ont un vernis d'honnêteté qui justifie la délicatesse de l'auteur ; son style est naturel, aisé, varié & harmonieux ; ses descriptions sont véritablement poétiques ; ses narrations vives & ferrées, & ses tableaux fortement dessinés. Pour en faire juger, nous donnerons une idée de chaque chant du poème, & nous transcri-
rons

rons un ou deux morceaux de chaque genre. Dans le premier chant, l'auteur suppose que Neptune, à la prière de Vénus, fait sortir du sein des eaux une isle nouvelle, que cette déesse indignée de voir son culte profané parmi les mortels, veut peupler d'habitans qui lui soient tous dévoué; Le dieu s'exprime en ces termes.

*Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême,
 Dans ce désert transporta mille essains,
 D'adolescens qu'elle avait elle-même
 Dès le berceau, nourris pour ses desseins.
 Garçons y mit, qui sortent de l'enfance,
 Lestes, brillans, enjoués, faits au tour,
 Et dans un âge, où croissans chaque jour
 En force, en grace, ils donnent l'espérance
 D'être bientôt les prêtres de l'amour.
 Filles y mit, dont le printems com'ence,
 Fraîches beautés, à l'air piquant & doux,
 Au minois fin, à l'œil plein d'innocence
 Déjà portant d'inévitables coups;
 Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,
 La taille libre, & les jeunes trésors
 S'arrondissans, saillans sur un beau corps.*

*Du tems d'aimer annoncent la naissance ;
 Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance ,
 Novice encor , mais fait pour le desir ,
 Va , tendre amour , ému par ta présence ,
 S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir ,
 Comme la rose au soufle du zéphyr.*

L'isle peuplée , Vénus donne pour guide à cette troupe adolescente le devin Tiréfiás, & veut qu'il prépare ces jeunes cœurs au sentiment impétueux de l'amour, par le sentiment plus tranquille de l'amitié, jusqu'à ce que l'âge marqué pour les plaisirs, appelle dans son isle son fils Cupidon, qui les pénètre d'une flamme ardente, & les instruisant sur la nature de leurs transports, leur fasse naître l'idée de délices qui leur étaient inconnus. Ici l'auteur fait à Vénus cette charmante invocation imitée de Lucrece.

*Et toi, Vénus, qui préside sans cesse
 A tous les pas de tes chastes enfans ,
 Qui les unit sans témoins, sans promesse ,
 (Précautions dont ces heureux amans
 N'ont pas besoin pour demeurer constans)
 Tendre Vénus ; lorsque sous tes auspices ,*

*De tes plaisirs ils cueillent les prémices ,
 Descends , allumes & rallumes leurs feux ;
 Et dans leurs sens , invisible auprès d'eux ,
 Verse les flots de tes pures délices :
 Applaudi-toi , grande divinité ;
 Applaudi-toi , contemple ton ouvrage ;
 D'un œil serein vois la félicité ,
 De tant de cœurs qui te rendent hommage.
 Vois cette scène , & ces groupes épars :
 Quel lieu jamais offrit à tes regards
 De ton pouvoir un plus beau témoignage ;
 Et du bonheur une plus vive image ?
 Où , cependant , où ne portes-tu pas
 Et le bonheur & l'innocente joie ?
 En quelqu'endroit que se tournent tes pas ,
 Sur tous les frons la gaieté se déploie.
 Là paix te suit ; les flots séditieux ,
 Quand tu parais retombent & s'apaisent ;
 L'aquilon fuit , les tonnerres se taisent ,
 Et le soleil revient plus radieux ,
 Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
 A ton aspect la nature est émue ;
 En rugissant , le lion te frotte ;
 L'ours en grondant s'exprime ses plaisirs .*

*L'oiseau léger te chante dans la nue ,
 Et l'homme , enfin , par la voix des soupirs
 Te rend honneur & t'offre ses desirs.
 Rien ne t'échappe , & l'abîme des ondes
 S'embrâse aussi de tes flammes fécondes ,
 Et sous tes traits , sous tes brûlans éclairs
 Pleins d'alégresse en leurs grottes profondes ,
 Tu vois bondir tous les monstres des mers.
 C'est toi par qui sont les êtres divers ,
 C'est toi , Vénus , qui rajeunis les mondes ,
 Et dont le souffle anime l'univers.*

Le second chant préface obscurément le malheur terrible qui menaçait Narcisse & Echo, les deux héros du poëme. Tirésias qui en était instruit, cherche à le leur faire éviter, en les éloignant l'un de l'autre; mais l'amour les rapproche. Pendant que Narcisse dormait, Echo conjure Tirésias dans les termes les plus tendres, de l'unir à son amant, ou de lui apprendre du moins jusqu'à quand durera leur séparation. Sa douleur s'exale en ces plaintes amères.

*O vous ! de qui la bonté paternelle ,
 Narcisse & moi , daigne nous consoler !*

*Toujours le sort nous fera-t-il trembler ?
 Que tarde-t-il ? Et quand sa main cruelle
 Du dernier trait , nous doit-elle accabler ?
 Faut-il long-tems languir dans la contrainte ,
 En l'attendant , condamnés par le ciel ?
 Faut-il encor que nous mourions de crainte ,
 Cent fois le jour avant le coup mortel ?
 Ah ! quel que soit ce malheur que j'ignore ,
 L'incertitude est plus affreuse encor.
 Il est cent maux que votre esprit flottant
 Craint tour à tour pour un qui nous attend.
 Mais ce qui rend notre infortune extrême ,
 Nous redoutons le jour du bonheur même ,
 Nous nous aimons Et n'osons nous unir ;
 Serait-ce un mal de s'unir quand on s'aime ,
 Pour que le ciel voulût nous en punir.*

Tiréfiàs la renvoie avec une réponse vague , qui la laisse flottante entre l'espérance & la crainte. L'auteur feint ensuite que Vénus s'abaisse sur son île , portée dans son char par deux cygnes éclatans , & qu'elle engage le devin à lui découvrir le sort de ces deux infortunés.

N'osant pas se refuser à la prière de la

déesse, il se dispose à lui raconter ses aventures, auxquelles la destinée de Narcisse & d'Echo se trouve liée, tandis que celle-ci, qui s'était cachée dans un bosquet d'où elle pouvait facilement les entendre, prête une oreille attentive à ce qu'il va dire.

Dans le troisième chant, Tirésias rappelle à Vénus la cause fatale de la haine éternelle que Junon lui a jurée, & qu'elle exerce contre tous ceux qui suivent ses loix; il lui raconte l'origine de sa disgrâce, dans l'offense involontaire qu'il avait faite à la déesse, par la mort de deux serpens qui lui étaient consacrés, & qu'il tua dans l'isle de Samos. La description qu'il fait de l'amour de ces monstres, est des plus pittoresques.

*Ce fut, déesse, en ce triste séjour,
Que de Junon j'excitai la colère,
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour,
Deux grands serpens, qui, près d'icelle onde
 claire,
Gardaient ses bords & les bois d'alentour;
L'amour s'apprête à les unir ensemble.
Ces fiers dragons près de se caresser
En s'abordant semblaient se menacer.
Entre les dents, dont leur grêle est armée,*

*Sort enttrois dards , leur langue envenimée ,
 Organe impur qu'anime le desir ,
 Signal affreux de leur affreux plaisir.
 D'un rouge ardent leur prunelle enflamme ,
 Jette autour d'eux des regards foudroyans ;
 Mais tout-à-coup ils sifflent & s'embrassent ,
 Etroitement l'un l'autre ils s'entrelaissent
 Dans les replis de leurs corps ondoyans ;
 De vingt couleurs l'éclat qui les émaille
 Varie au gré de ces longs mouvemens ,
 Et mon œil voit dans leurs embrassemens
 D'un feu changeant s'alluiner leur écaille.*

Que son triomphe sur cet horrible couple va lui coûter cher ! Junon furieuse lui prédit qu'il sera lui-même privé des plaisirs de l'amour ; & en effet étant devenu amoureux d'Irène , sur le point de jouir de cette tendre épouse , il éprouve une métamorphose cruelle , & perd son sexe entre ses bras. Non contente d'une si terrible peine , Junon. la lui fait ressentir encor , lorsque , dans son état de fille , prêt à céder aux desirs d'Acis , il redevient homme , & se voit une seconde fois victime du courroux de cette déesse , qui , après l'avoir rendu aveu-

gle , le poursuit encor dans Narcisse & Echo , cher objet de sa tendresse ; il apprend à Venus qu'il a lu dans le livre du destin , quel doit être leur sort funeste.

*Dans ce grand livre avec peine entr'ouvert ,
Confusément , Vénus , j'ai découvert
Qu'au sein des eaux , que Narcisse doit crain-*
dre ,

*De son hymen le flambeau va s'éteindre.
Qu'à son 'amant , Echo prête à s'unir ,
Par trop de soin deviendra malheureuse :
Que pour avoir le droit de la punir ,
Junon saura la rendre curieuse ;
Enfin , j'ai lu qu'en un monde nouveau ,
D'affreux chagrins creuseront son tombeau.*

Vénus pénétrée de ce récit , prend de vaines précautions pour les soustraire à la vengeance de sa rivale.

Le quatrième chant amène le dénouement : Echo sachant quel danger courait Narcisse , l'en avertit dans ces vers.

*O mon espoir ! ô moitié de moi-même !
Unique objet de mes vœux les plus doux !*

*De mon repos si ce cœur est jaloux,
 Tourne tes pas loin des fleuves perfides ,¹
 Loin des étangs , des lacs & des ruisseaux.
 Pour t'immoler , des monstres homicides
 Sont , par Junon , cachés au bord des eaux.*

Mais cet avis donné pour le sauver fut lui-même la cause de sa perte : il ne fait qu'enflammer le désir de Narcisse , qu'irriter son jeune courage ; il brûle de combattre ces monstres dont il est menacé , & au premier ruisseau qu'il rencontre , sans être effrayé du discours de son amante il y fixe ses regards ; surprit de l'image que cette eau transparente lui réfléchit, il s'écrie :

*Dieu , est-ce là cette hydre épouvantable ,
 Ce noir dragon , ce monstre détesté ?
 Ah ! c'est , dit-il , c'est un être adorable !
 Oui ; c'est sans doute une divinité
 Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.*

Trompé par cette flatteuse illusion , & prenant sa propre image pour celle de quelque jeune naïade , il en devient éperdument amoureux. Écho , qui entend les paroles pleines de tendresse , qu'il adresse à

celle qu'elle croit sa rivale, en demeure faisie de rage & de douleur ; elle court à son amant pour lui reprocher sa perfidie ; mais tout-à-coup l'impitoyable Junon la transforme en rocher, & ne lui laisse que l'usage de la voix. Cependant Narcisse reconnaît sa méprise ; il voit que l'onde trompeuse ne lui avoit offert que lui-même, & désespéré, il s'y précipite, pour ensevelir tout à la fois sa honte & son tourment. Mais bien-tôt, ô prodige nouveau ! il est changé en fleur, qui s'élève de toutes parts sur les bords de la fontaine, & tous les autres habitans de l'isle qui voulurent en respirer le parfum, virent succéder en eux l'amour-propre à l'amour.

Cet extrait peut bien suffire pour donner une idée de ce petit poème, dont les détails sont charmans. Quant à l'ensemble, c'est comme dit Horace : *infelix operis summa*. Le sujet principal est presque absorbé dans les développemens, & l'on a peine à suivre l'auteur dans tous les détours par où il mène son lecteur, pour le faire parvenir au dénouement de sa pièce. Cet ouvrage se fait lire avec plaisir, & fait dire, en déplorant la mort de M. de Malfilâtre.

Lugeant Musa quem tam cito rapiere fata,

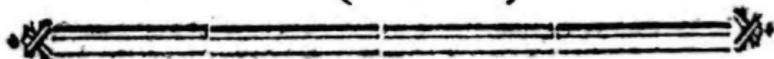
A V I S.

TOUT le monde connaît & estime l'ouvrage de Mr. Velly & de ses continuateurs sur l'*Histoire de France*; mais le prix de ce livre, qui réunit l'agréable à l'utile, empêche bien des gens de se le procurer. Nous croyons annoncer une bonne nouvelle au public, en l'avertissant que l'on trouve des exemplaires complets de cette excellente histoire chez M. SAMUEL FAUCHE, libraire à Neuchâtel, qui les offre en blanc à raison de 30 sols de France le vol. in-12, & de 6 liv. aussi de France le vol. in-4°. Les personnes qui auront à lui écrire là-dessus sont priées d'adresser leurs lettres franco,

A V I S.

Le 103e. tirage de la Lotterie Electorale Palatine s'est exécuté le 11e. Avril. Les N^{os}. sortis de la roue de fortune sont le 22. 14. 23. 69. & 50. Le 104e. tirage est fixé au jeudi 2e. Mai, 1771.





T A B L E.

LETTRE de M. le B. O***. à M***. page. 329

S U I S S E.

1. *Encyclopédie ou dictionnaire universel.* Ibid
2. *Descriptions des arts & métiers, nouvelle édition, augmentée de tout ce qui a été écrit de mieux sur ces matières. Tome I. contenant l'art du meûnier, du vermicelier & du boulanger.* 349
3. *Le sage dans la solitude. Lausanne 1770.* 361
4. *Lettre d'un Lausannois au chevalier D... à Paris* 380

F R A N C E.

- Oenologie, ou discours sur la meilleure méthode de faire le vin, & de cultiver la vigne. Par l'auteur de la mouture économique.* 380
- Le royaume dans l'isle de Vénus. Poëme.* 422
- 433
- ibid



